



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque
nationale de France

Vie du
bienheureux
Benoît-
Joseph
Labre, suivie

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque
nationale de France

d'une
neuvaine de
méditations
et de prières.
2e édition

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque
nationale de France

augmentée
du [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque
nationale de France

{ BnF

Gallica

Robitaille, François Joseph (1800-1886), Robitaille, Abbé. Vie du bienheureux Benoît-Joseph Labre, suivie d'une neuvaine de méditations et de prières. 2e édition augmentée du récit des fêtes, de l'office et des litanies du bienheureux, par M. Robitaille,.... 1879.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au

sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le

producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

VIE
DU BIENHEUREUX
BENOIT JOSEPH-LABRE

SUIVIE D'UNE
NEUVAINNE DE MÉDITATIONS
ET DE PRIÈRES.

QUATRIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE

DU RÉCIT DES FÊTES, DE L'OFFICE ET DES LITANIES
DU BIENHEUREUX

PAR M. ROBITAILLE

DOYEN DU CHAPITRE D'ARRAS & MISSIONNAIRE APOSTHOLIQUE.



18602

ARRAS

Imprimerie et Lithographie E. BRADIER
76, RUE SAINT-MAURICE, 76.

1879.

127
Ln
10718
B

VIE

DU BIENHEUREUX

BENOIT-JOSEPH LABRE

18602

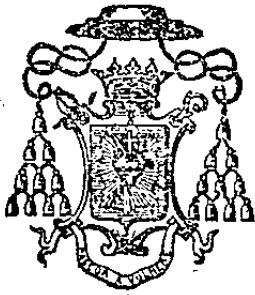
1911

Lm

107:8

IMPRIMATUR :

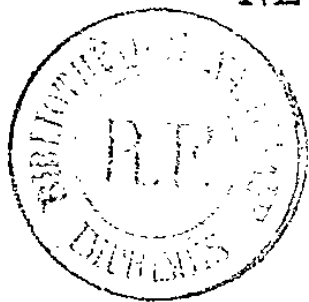
Die 10 Aprilis 1879.



† **J.-B.-J.** Episcopus Atrebatensis,
Boloniensis et Audomarensis.

VIE
DU BIENHEUREUX
BENOIT JOSEPH-LABRE

SUIVIE D'UNE
NEUVAINES DE MÉDITATIONS
ET DE PRIÈRES.



QUATRIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE

DU RÉCIT DES FÊTES, DE L'OFFICE ET DES LITANIES
DU BIENHEUREUX

PAR M. ROBITAILLE

DOYEN DU CHAPITRE D'ARRAS
et Missionnaire Apostolique.



ARRAS

Imprimerie et Lithographie E. BRADIER
RUE SAINT-MAURICE, 76.

—
1879.

INTRODUCTION

Mirabilis Deus in Sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses Saints.

(Ps LXVII, 36).

On admet facilement la vérité de cette parole du Prophète royal, quand elle s'applique aux serviteurs de Dieu qui marchent par les voies que le monde appelle sages et dignes d'éloges. On admire le prince qui joint à l'éclat du trône et à l'autorité du commandement la pratique des plus nobles vertus ; on loue l'Évêque qui unit au zèle de l'apôtre la charité du pasteur et la modestie de la plus humble brebis de son troupeau ; on applaudit à l'héroïsme du Martyr, mourant au milieu des tortures pour conserver sa foi ; au dévouement du missionnaire, s'arrachant à sa patrie pour porter aux régions lointaines la bonne nouvelle du salut ; à celui du prêtre prodiguant à ses frères les soins de l'âme et du corps, au prix des plus durs sacrifices ; à celui de la vierge chrétienne, usant sa vie au chevet des malades et répandant autour d'elle le parfum de la piété.

Mais la vie contemplative, la dévotion aux pieux sanctuaires, l'amour des souffrances et de l'abjection, l'exercice de la pénitence portée j'usqu'au plus haut degré du dépouillement de toutes choses et de l'oubli de soi, on ne les comprend plus. Ceux qui suivent ces sentiers difficiles sont souvent l'objet d'une critique sévère et quelquefois d'une indiscible répulsion. Si les vrais chrétiens se gardent de semblables excès, ils semblent craindre néanmoins d'affronter ces préjugés généralement répandus, et ils n'osent

prendre la défense de ceux que l'église a placés sur ses autels, lorsqu'ils ont été des hommes extraordinaires, dont les œuvres tranchent d'une manière frappante avec les idées du siècle.

Il est donc utile de se rappeler le sens et la portée des sentences évangéliques, pour ne pas se laisser égarer en une matière si importante et voir de quel côté se trouvent la sagesse et la vérité.

Le divin Maître se trompait-il, lorsqu'il commandait le renoncement à ses disciples et les pressait de porter leur croix à sa suite ? lorsqu'il conseillait au jeune homme riche de vendre ses biens et d'en verser le prix dans le sein des pauvres pour avoir un trésor dans le ciel ? lorsqu'il disait : Heureux les pauvres volontaires, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Car les âmes généreuses, qui auront tout quitté pour Moi, seront récompensées au centuple et posséderont la vie éternelle (1).

Le Juif, tout charnel qu'il était, n'avait pas ignoré cette doctrine, que l'amour des jouissances mondaines rend étrange aux yeux de tant de chrétiens. Les Psaumes, les Livres sapientiaux et ceux des prophètes en fournissent des preuves nombreuses. Job, à lui seul, en présente une démonstration complète ; n'est-il pas plus grand, en effet, devant ses concitoyens et devant la postérité tout entière au moment où, couché sur son fumier, abandonné de tous, même de ses amis et de son épouse, il devenait tout vivant la pâture des vers, qu'au milieu de ses immenses richesses et des hommages de ceux qui l'entouraient ?

Saint Paul, résumant sur ce point les divins enseignements avec une énergie d'expressions remarquable, nous dit dans sa lettre aux Corinthiens (2) : « Dieu a

(1) Malth. xvi, 24 ; xix, 21 ; v, 3 ; xix, 29.

(2) Cor. I, 28.

choisi les insensés selon le monde pour confondre les sages ; il a choisi les faibles pour confondre les forts ; il a choisi ce qu'il y a d'ignoble et de méprisable, même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que nul homme ne puisse se glorifier devant lui.

Depuis qu'il lui a plu d'opérer le salut du monde par la folie de la croix (1), il n'a pas cessé un seul moment de faire de grandes choses avec les instruments les plus vils en apparence. Chaque siècle en offre des exemples. Entre cet Homme de douleurs, méprisé des autres hommes, regardé comme le dernier d'entre eux, dont la face conservait à peine l'empreinte de l'humanité, et méconnaissable au milieu des siens ; entre cet homme si bien peint dans les traits prophétiques d'Isaïe (2) et Benoît-Joseph Labre, ce nouvel Homme de douleurs, objet de la surprise et de la pitié dédaigneuse de ses frères, que de pauvres, que d'ignorants, que d'inconnus ont mené une conduite marquée, selon le monde, du sceau de la folie, traité d'inutile, d'extravagante, d'ignominieuse même, et dont le front est ceint aujourd'hui d'une auréole de gloire et d'immortalité ! Leurs noms inscrits dans les fastes de l'histoire et comptés parmi les plus beaux noms dont s'honorent l'Eglise et l'humanité elle-même, justifient pleinement la sentence du Roi-Prophète placé en tête de cette préface ; et, nous servant du mot de saint Augustin, parlant des plus petits et des plus prodigieux ouvrages du Créateur, nous dirons que Dieu n'est pas moins grand lorsqu'il va chercher ses Saints au fond de l'abîme de l'humiliation et de l'opprobre, que quand il les prend sous la pourpre romaine ou sur le trône le plus glorieux. *Nec major in illis, nec minor in istis.*

(1) Id. I, 21.

(3) Is. LIII, 3.

Mais ne nous arrêtons pas à cette considération générale qui montre la fausse délicatesse d'un siècle dont les pensées diffèrent tellement de celles de Dieu, qu'il ne comprend plus rien aux opérations de l'Esprit de vérité (1). Le Ciel a voulu nous donner une leçon plus frappante, parce qu'elle est contenue dans un fait qui se passe actuellement sous nos yeux : *la double glorification* d'une pauvre bergère de Pibrac (2), Germaine Cousin, et du fils d'un humble cultivateur de l'ancien Boulonnais Benoît-Joseph Labre. Ce fait révèle au moins attentifs les dessins de la Providence à une époque où la recherche des biens matériels absorbe toutes les affections du cœur. Sa Sainteté Pie IX disait, en parlant de la jeune bergère du Languedoc : « Ce qui augmente la satisfaction que j'éprouve
« de cette humble fille, c'est de penser que Dieu n'exalte
« pas ainsi sans un dessin de miséricorde une faible et
« pauvre enfant. Il veut donner à notre siècle les ensei-
« gnements dont il a le plus besoin, dans un temps où
« tout le monde court après la fortune, l'élévation et le
« plaisir. Rien n'est plus nécessaire que de présenter à
« notre culte et à notre imitation une vie sanctifiée par
« la pauvreté, la souffrance et l'abjection. »

Notre illustre Evêque, Mgr Parisi, exprime la même pensée dans son beau mandement de Carême sur Benoît-Joseph Labre : « Pour bien nous comprendre, dit-il à ses
« diocésains, veuillez d'abord vous rappeler certaines

(1) Isaïe, LV, 8. I Cor. II, 14.

(2) Germaine Cousin, née à Pibrac, près de Toulouse, mourut vers 1601 en odeur de sainteté, âgée d'environ 22 ans. Occupée, dès son enfance, à garder un troupeau de moutons, elle donna les plus beaux exemples de vertus, mais surtout d'une inaltérable patience à supporter les mauvais traitements de sa belle-mère. Grégoire XVI permit de commencer les procédures relatives à sa canonisation le 24 janvier 1845, et Pie IX donna le décret de sa Béatification le 7 mai 1854.

« vérités élémentaires et fondamentales de la doctrine
« chrétienne, que vous connaissez tous, auxquelles vous
« croyez tous et par lesquelles seules la vie du Bienheu-
« reux Labre peut être comprise.

« La première, c'est que nous ne sommes dans ce
« monde passager que pour opérer notre salut éternel ;

« La seconde, c'est que le salut éternel s'opère par un
« seul moyen, qui est la préférence donnée aux choses
« du Ciel sur les choses de la terre ;

« La troisième, c'est que pour rappeler au monde ces
« deux devoirs essentiels, Dieu, dans sa grande miséri-
« corde, a suscité de temps en temps des hommes extraor-
« dinaires qui les ont pratiqués avec une perfection dont
« l'héroïsme commandait des hommages et dont la sin-
« gularité même avait l'avantage d'attirer forcément l'at-
« tention des peuples.

« Or, tel fut, à la fin du dernier siècle, pour l'instruc-
« tion et l'éducation de nos jours, le vénérable Benoît-
« Joseph Labre. Il a été, pour ainsi dire, présenté au
« monde, ou, si vous le voulez, promené dans le monde,
« comme personnifiant en lui, dans un degré suréminent,
« les vertus austères que le monde de nos jours oublie
« le plus.

« On ne peut nier que l'époque actuelle ne soit sur-
« tout malheureusement remarquable par un attachement
« excessif des esprits et des cœurs aux biens matériels
« dans tous les genres.

« Or, on va se convaincre que le Bienheureux Labre
« offrit à tous un des exemples les plus manifestes et les
« plus complets de ce détachement évangélique qui fut
« pratiqué par tant d'autres sur cette terre d'épreuves,
« depuis notre divin Maître, seul parfait Modèle.

« Pour l'enseignement et la condamnation de ce
« siècle, il fallait que tout ce qui est terrestre fût immolé

« dans Benoît Labre, sans que rien n'échappât au sacri-
 « fice, et il fallait que cette sublime leçon fût donnée en
 « public à ce monde trop distrait et trop léger pour aper-
 « cevoir les mystérieuses austérités qui se pratiquent
 « dans l'intérieur du cloître. »

Après ces témoignages émanés des deux autorités les plus respectables pour nous, habitants du diocèse d'Arras, il n'est pas possible de méconnaître la nature et la force de l'enseignement qui ressort de la béatification d'une humble bergère, morte il y a deux siècles et demi, et de Benoît Labre, *ce pauvre de Jésus-Christ*, ainsi qu'on le nommait à Rome, pendant sa vie, dont le procès canonique, commencé en 1783, au moment de sa mort, semblait, il y a quelques années, devoir nous faire attendre longtemps encore le jugement de l'Eglise.

Est-ce toutefois la seule leçon que le monde trouve dans l'exaltation des Bienheureux Benoît Labre et Germaine Cousin ? Dieu, en les offrant aux hommages de l'univers catholique, ne voulut-il pas atteindre un autre mal qui cause au sein de la société actuelle les plus effrayants ravages ? Nous venons de le dire, de nos jours tout est sacrifié à l'amour du bien-être, peu d'âmes échappent à la contagion générale et les cœurs les plus heureusement nés se courbent eux-mêmes aux pieds de cette *idole de la jalousie*, pour emprunter le langage des saints Livres, qui se pose en rivale en présence du Seigneur d'Israël (1).

Mais si la foule est esclave de la chair et du sang, l'est-elle moins de cette autre concupiscence, appelée par saint Jean, l'orgueil de la vie ; et si le matérialisme règne dans les mœurs, le rationalisme ou l'indépendance absolue n'est-elle pas la seule règle des croyances ? Quand vit-on

(1) Ezéch. VIII, 5.

plus de confiance dans les conceptions humaines, plus d'éloignement pour la vérité divinement révélée, plus de mépris pour l'Autorité établie par Jésus-Christ pour instruire les nations et les diriger à la recherche de leur éternelle destinée ?

Or, pourquoi ne pas voir la condamnation de cette coupable aberration des esprits dans les honneurs rendus à une pauvre bergère dépourvue de toute autre connaissance que celle de la religion, et d'un humble villageois qui, à l'exemple de l'Apôtre, ne s'est glorifié que dans la Croix et n'a voulu rien savoir si ce n'est Jésus et Jésus crucifié (1) ? Benoît pouvait s'adonner à l'étude des sciences ; doué de dispositions naturelles, il trouvait dans les circonstances où la Providence l'avait placé des moyens faciles de parcourir avec succès la carrière des lettres, de la philosophie et de la Théologie. Deux oncles, revêtus du sacerdoce, devaient surveiller ses premiers essais ; le petit séminaire de Boulogne, récemment fondé par Mgr de Pressy, l'eût reçu volontiers et conduit jusqu'aux portes du sanctuaire. Cette voie, dans laquelle tant d'autres seraient entrés avec empressement, ne sourit pas à ses goûts humbles et sévères ; la sagesse humaine ne put séduire son cœur uniquement sensible aux choses du Ciel ; et comme dans l'ordre des biens de la terre il n'eut pas où reposer la tête, dans celui de la science il rejeta tout ce qui ne le conduisait pas directement à Dieu, réalisant à la lettre cette sublime maxime de l'auteur de l'*Imitation* : « Aimez à être ignoré et réputé pour rien (2). »

Voilà cependant celui que le Seigneur élève au-dessus des hommes les plus distingués par leurs lumières et leur réputation de savoir et qu'il environne d'une gloire impé-

(1) S. Paul aux Gal. vi, 4.

(2) *Imit.* chap. xi.

rissable, en appelant à son tombeau, par les miracles qui s'y opèrent, non-seulement les habitants de Rome, mais de l'Italie et de la France, le plaçant sur les autels où l'univers catholique lui offre le tribut de sa vénération et de ses prières, comme pour redire à toutes les générations que la soumission de l'esprit et la simplicité du cœur valent mieux que les plus beaux génies privés du don de la foi. O science humaine ! que tu es vaine et frivole, quand tu es mise en parallèle avec la science du salut ? O raison de l'homme ! quand comprendras-tu que la véritable grandeur consiste à écouter l'Auteur de toutes choses et à marcher à la lueur du flambeau de la religion qu'il nous a révélée ? Telle est la leçon que donne l'exaltation de Benoît Labre, où éclatent d'une manière si admirable la sagesse et la puissance de Dieu.

On nous permettra les développements donnés à ces considérations à cause de leur importance.

Le seul but que nous nous sommes proposé, en écrivant ce petit livre, est de contribuer pour notre part à répandre la connaissance du Bienheureux dont s'honore le diocèse (1), et à l'offrir comme modèle de la plus parfaite humilité et de l'entier détachement des biens du monde. Puissions-nous l'avoir atteint ; c'est le vœu de notre cœur.



(1) On a érigé à l'aide des dons de tous les fidèles du diocèse, un Chemin de Croix monumental près de la maison du Bienheureux.

VIE DU BIENHEUREUX

BENOIT JOSEPH-LABRE



I.

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SA PREMIÈRE
COMMUNION.

En commençant cette courte biographie, nous croyons devoir prévenir une objection souvent répétée, même par des personnes très-respectables. Comment, dit-on, proposer à l'imitation des fidèles une conduite où l'on rencontre de pieuses exagérations et des singularités dont il est convenable de s'éloigner ? Nous répondrons avec saint Bernard, parlant de saint Malachie. « Vous avez en lui de quoi admirer, vous avez de quoi imiter (1). »

Ainsi, vous n'êtes pas obligé de quitter la maison paternelle, votre famille et votre patrie, pour vivre en pèlerin et en étranger sur la terre, car vous pouvez vous sanctifier sans abandonner l'état ou la Providence vous a placé. Ne renoncez pas, si vous le voulez, à tous les

(1) Vita Mal.

avantages temporels pour pratiquer la pauvreté évangélique ; mais n'attachez pas votre cœur aux richesses et versez votre superflu dans le sein des indigents ; ne vous livrez pas à une contemplation continue, mais priez le matin et le soir et conservez pendant la journée l'esprit de prière et de recueillement ; ne vous condamnez pas à des pénitences rigoureuses, ni à d'effrayantes austérités, mais respectez les lois du jeûne, de l'abstinence et de la modération dans le boire et le manger. Vous n'êtes peut-être pas appelé au degré de perfection et à l'héroïsme des vertus de Benoît Labre, mais à la vue de sa vie si sainte et si mortifiée, vous rougirez de votre lâcheté, vous déplorerez vos misères spirituelles et vous vous sentirez pressé d'embrasser le parti de la vertu et les pratiques de la piété chrétienne.

Tous ne sauraient suivre les voies extraordinaires. Il faut pour cela une mesure de grâces que le Ciel n'accorde qu'aux âmes d'élite pour l'instruction et l'édification des autres. Benoît fut de ce nombre et il correspondit à cette vocation spéciale avec une générosité et une constance qui ne se démentirent jamais. Accomplissez, à son exemple, les desseins de Dieu sur vous, faites un bon usage du talent qu'il vous a confié et vous recevrez la récompense du serviteur fidèle (1).

Dans un petit village de l'Artois, nommé Amettes, (2) dépendant de l'évêché de Boulogne, existait de

(1) Luc XIX, 17.

(2) Amettes, village du diocèse de Boulogne avant la Révolution, fait partie du diocèse d'Arras, canton et doyenné de Norrent-Fontes, ayant 568 habitants, bâti sur la Nave. En 1230, il était érigé en paroisse, et relevait du comté de Saint-Pol.

temps immémorial, une famille d'honnêtes cultivateurs qui avaient donné plusieurs de ses membres à l'église, et dont l'attachement à la Religion était connu de tout le monde. Elle avait conservé toute la simplicité des mœurs antiques et toute la pureté de la foi de ses ancêtres. C'est sans doute pourquoi Dieu daigna jeter les yeux sur elle pour en faire sortir un émule de saint François d'Assise, un nouvel imitateur de Celui qui s'est fait pauvre pour nous, un homme qui portât l'amour et la pratique de la pauvreté et de l'abnégation aussi loin que possible.

Benoît-Joseph, l'aîné de quinze enfants de Jean-Baptiste Labre et d'Anne-Barbe Grandsir, naquit le 26 mars 1748, à Amettes, et fut baptisé le lendemain par son oncle paternel, François-Joseph Labre, alors vicaire d'Ames et plus tard curé d'Erin, qui remplit en même temps les fonctions de parrain.

Jamais peut-être la grâce baptismale ne tomba sur une meilleure terre; jamais parents non plus ne surent mieux la cultiver que ceux de cet enfant de bénédiction.

Ses qualités naturelles devancèrent l'âge ordinaire où se montre la raison et laissaient présager tout ce qu'il serait un jour. Il était doué d'un esprit vif, d'un jugement sain, d'une mémoire facile et sûre : un cœur tendre, une volonté ferme, une âme fortement attachée à la vérité se joignaient en lui à des inclinations prononcées pour le bien, à des goûts simples, à une grande droiture de sentiment, à une vivacité de caractère tempérée par une douceur et une intelligence précoces, qui permirent de lui appliquer l'éloge que la sainte Ecri-

ture fait du jeune Tobie : « Rien en lui ne tenait de l'enfance (1). »

Ses pieux parents s'appliquèrent à former ce cher fils à la vertu et à seconder les merveilleuses opérations de la grâce dont il semblait avoir reçu la plénitude. Aussi, tout jeune, et à peine âgé de quatre ans, il donna des marques d'une vive et affectueuse piété à laquelle sa bonne mère rendait témoignage : « Dès sa plus
« tendre enfance, dit-elle, je l'ai vu se plaire aux pra-
« tiques religieuses et imiter tout ce qui se faisait à
« l'église, où je pouvais le conduire et le garder aussi
« longtemps que je voulais. »

Dès ce moment aussi il avait une grande horreur pour le mal, qui parut avec éclat dans une circonstance dont on a conservé le souvenir. Le vicaire de la paroisse l'ayant vu ramasser un scarabée dans la grange d'un fermier voisin et l'ayant traité de *petit voleur* par plaisanterie, il fut péniblement affecté et pleura amèrement ce prétendu péché. C'était là comme les premiers jets de l'éminente sainteté à laquelle il devait parvenir.

Benoît passa sa quatrième et sa cinquième année sous la direction de son oncle maternel, Jacques-Joseph Vincent, alors sous-diacre, qui fut autant étonné de la docilité et des vertus naissantes de son neveu que de son application et de son aptitude pour l'étude.

Son oncle étant retourné au séminaire, il fréquenta l'école d'Amettes, tenue par M. l'abbé Hanotel, vicaire de la paroisse, et y donna constamment l'exemple de

(1) Tob. I, 4.

toutes les vertus de l'enfance. Mille traits intéressants consignés dans les procès-verbaux de la procédure canonique, révèlent une sagesse hâtive et montrent à quelle perfection il était parvenu à un âge où l'on connaît à peine ses devoirs les plus élémentaires. On est surtout surpris de voir jusqu'où il portait l'esprit et la pratique de la pénitence. Non-seulement il fuyait toute recherche dans la nourriture et dans les vêtements, non-seulement il était insouciant pour toutes les commodités de la vie ; mais il s'étudiait à mortifier son corps par des privations et des austérités qu'il dérobaît à ses parents, et qui étaient comme une initiation aux rigueurs effrayantes qu'il devait un jour exercer sur lui.

Il unissait à ce détachement prématuré de tous les objets que les enfants aiment ordinairement avec passion, un désir ardent de mourir pour aller au Ciel. Il avait huit ans, dit un de ses historiens, lorsque, prosterné aux pieds du lit de mort de sa sœur, il envia le bonheur de cet ange de la terre qui s'envolait dans le sein de Dieu.

Il semblait n'avoir de goût que pour les choses sérieuses. Il se plaisait à servir la sainte Messe et s'acquittait de cette tâche si douce à son cœur dans une attitude de respect et de ferveur qui ravissait les assistants ; et quand il était dans l'église sans y remplir de fonctions, on le voyait abîmé dans la méditation des Mystères qu'on y célébrait. La pensée des mystères dont l'Esprit-Saint lui avait appris les ineffables beautés, le suivait hors du saint lieu ; il avait élevé un petit autel dans sa chambre et s'y exerçait

à l'offrande du divin sacrifice. Les prières du matin et du soir, récitées en commun au sein de sa religieuse famille, ne suffisaient pas à sa dévotion ; on le trouvait souvent prosterné en oraison dans des lieux silencieux, et l'idée de la présence de Dieu l'accompagnait partout. Le feu céleste qui dévorait son âme laissait quelquefois échapper des étincelles au dehors, et alors il parlait de la piété d'une manière touchante, il excitait ses frères et ses sœurs à la pratiquer, il allait même faire de bonnes lectures en public dans les maisons voisines de la sienne.

Sa docilité aux avis de ses parents n'avait rien à souffrir de ces pieuses pratiques. Jamais il ne laissa répéter un ordre qu'ils lui adressaient, tant il se montrait attentif à suivre leurs volontés, même lorsqu'elles contrariaient ses penchants les plus naturels. Cette soumission n'était pas seulement le fruit de son amour filial et de sa vive reconnaissance pour ceux qui lui prodiguaient les soins d'une affectueuse tendresse ; mais il fallait y voir aussi le résultat de l'empire absolu qu'il avait sur les mouvements de son cœur.

Ses parents n'étaient pas à ses yeux les seuls qui eussent des droits à son obéissance, ses maîtres ne le trouvèrent jamais en défaut de ce côté ; ils remarquèrent de plus qu'il ne s'excusait pas auprès d'eux, quand par erreur ou par une sorte d'épreuve, ils lui imputaient une faute qu'il n'avait pas commise.

On le distinguait au milieu de ses condisciples par sa retenue, sa modestie et ses procédés délicats. Il avait pour eux une bienveillance attentive et une amitié sincère ; il se mêlait à leurs jeux innocents plutôt par

complaisance que par goût, leur rendait toutes sortes de bons offices et allait au devant de leurs moindres désirs. C'est ce qu'attestèrent ses maîtres, et en particulier l'instituteur de Nédon, où il avait été envoyé vers l'âge de dix ans pour agrandir le cercle de ses premières études.

M. le curé d'Érin, touché des sentiments et de la conduite de son neveu, voulut se charger de son éducation et lui enseigner lui-même les éléments de la langue latine; mais auparavant il jugea convenable de le préparer à la première communion, en l'affermissant dans la connaissance des vérités du salut et dans l'amour des vertus chrétiennes par une suite d'instructions solides que Benoît recueillit avec une pieuse avidité.

Prévenu des dons les plus précieux de l'Esprit-Saint, il aspirait après ce jour où il lui serait permis de s'unir intimement à son divin Époux; et à la nouvelle que cet heureux moment n'était pas éloigné, il fut rempli d'une joie indicible, mêlé néanmoins d'une sainte frayeur; car il n'ignorait pas l'importance de l'action qu'il allait faire. Aussi, il s'en occupa avec un zèle, une attention et une ardeur qui offrirent une nouvelle occasion d'admirer en lui les merveilles de la grâce.

Voulant présenter à son Créateur un cœur revêtu d'une pureté angélique, il fit une confession de toutes les fautes de sa vie. La manière dont il s'y disposa mérite bien d'être proposée pour modèle.

Persuadé d'abord que nous ne pouvons rien sans le secours divin, il conjura le Saint-Esprit de lui découvrir l'état de son âme, ses habitudes, ses inclinations

les plus secrètes et en particulier les péchés dont il s'était rendu coupable.

Après cette instante prière, il examina sa conscience sans trouble, mais avec une exactitude scrupuleuse, apercevant les plus légères faiblesses et jusqu'à l'ombre du mal, suivant l'ordre des commandements de Dieu et de l'Église, des péchés capitaux et des devoirs de son état.

L'examen terminé, il redoubla ses prières pour obtenir de Dieu une vive et profonde douleur de l'avoir offensé et s'excita à la contrition par les motifs tirés de la foi, c'est-à-dire, la malice du péché, les peines de l'enfer, la perte du paradis, la passion du Sauveur et l'amour de Dieu pour lui-même.

Il se confessa avec une grande simplicité, une précision parfaite et une humilité profonde, écoutant attentivement les avis de son confesseur, qu'il regardait comme venant de Jésus-Christ même dont il tient la place.

Il serait impossible de peindre les vœux ardents, les transports de reconnaissance et les élans d'amour qui s'échappèrent de son cœur dans les semaines qui précédèrent la première communion, et surtout le jour où il put s'asseoir à la Table sainte pour se nourrir du pain des anges et éteindre la soif de son âme embrasée des flammes divines que le ciel y avait allumées. On eût dit un séraphin près de l'autel du Très-Haut, dans une attitude d'adoration profonde, ou plutôt d'entière immolation, qui frappa tous les assistants et dont le souvenir est ineffaçable. Mgr de Pressy, témoin de son extérieur modeste, recueilli, pénétré, au

moment où il lui administrait le sacrement de Confirmation, dans l'après-midi du même jour, eut le pressentiment de sa sainteté future, et annonça que cet enfant deviendrait la gloire de l'église de Boulogne.

II.

DEPUIS SA PREMIÈRE COMMUNION JUSQU'À SON DÉPART POUR ROME.

Les vertus dont Benoît avait donné j'usque là l'exemple brillèrent d'un nouvel éclat après sa première communion, et on peut dire de lui qu'il croissait en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes (1). Son détachement de toutes les choses de la terre, son humilité, son esprit de mortification, sa ferveur et son zèle pour la gloire de Dieu n'avaient plus de bornes, Il prit l'habitude de communier tous les mois, et il l'eût fait plus souvent, s'il n'avait été arrêté par la délicatesse de sa conscience. Cette délicatesse était extrême, comme le prouve le fait suivant. Un jour, une petite fille de sept ans le prie de lui donner deux ou trois fraises du jardin de son oncle, sans lui en demander la permission, en disant que deux ou trois fraises sont bien peu de chose : « Que dites-vous là ? répondit-il avec vivacité. Est-ce peu de chose que d'offenser Dieu ? Et d'ailleurs, continue-t-il, on commence par de petites choses et on en vient bientôt aux grandes. »

Benoît avait treize ans ; il était temps de se livrer à

(1) Luc II, 52.

l'étude du latin. Il le fit d'abord avec ardeur et avec un véritable succès. s'y sentant porté par l'obéissance qu'il devait à son oncle et par le désir de connaître la langue des divines Écritures et des offices de l'Église. Toutefois, son application constante ne l'empêchait pas de réserver des heures pour ses pieux exercices, pour la lecture des livres ascétiques, qu'il aimait avec une espèce de passion. Il avait su faire une sage distribution des moments de la journée, se levait de grand matin, restait peu de temps à table et ne prenait aucune récréation.

Parmi les ouvrages de piété que son oncle avait mis à sa disposition, il donnait la préférence à ceux du P. Lejeune, dit *l'Aveugle* ; il les avait toujours à la main, lorsqu'il quittait ses auteurs classiques ; il y prit même un tel goût que ses études en souffrirent. Il fit de grands efforts pour surmonter ce penchant, que le respectable curé d'Érin ne voyait pas sans appréhension ; mais une impulsion secrète le ramenait à ses lectures chéries, et une voix intérieure lui disait que Dieu ne voulait pas faire de lui un savant, mais un pieux solitaire ou du moins un fervent religieux. Cette conviction, contre laquelle il luttait en vain, devint tellement forte, qu'il la découvrit à son oncle en termes énergiques : « J'ai, lui dit-il, un dégoût extrême pour toute science
« profane et étrangère au salut de mon âme ; j'ai ré-
« sisté autant qu'il m'a été possible, pour me confor-
« mer à vos intentions, mais je me sens vaincu par
« une puissance supérieure à ma volonté. J'ai donc
« pris la résolution de me retirer dans un cloître et
« choisi le plus régulier, que je crois être celui de
« la trappe. »

L'abbé Labre, vivement frappé de cette déclaration inattendue, et ne voulant pas prendre sur lui la responsabilité du projet de son neveu, le renvoya à ses parents pour obtenir la permission de l'exécuter. Ceux-ci ne virent dans cette résolution qu'un excès de ferveur et l'effet de l'imagination exaltée d'un jeune homme; ils lui exprimèrent leur surprise, l'imprudence d'une pareille démarche, dont il ne tarderait pas à se repentir, et lui ordonnèrent de retourner à Érin.

Benoît se soumit et reprit ses études, bien qu'il demeurât persuadé que le Ciel l'appelait à la vie religieuse. Deux ans s'écoulèrent dans cette situation pénible, où, partagé entre les devoirs de l'obéissance filiale et les inspirations de l'Esprit-Saint, il éprouvait d'indicibles angoisses. Ces combats intérieurs produisirent des doutes auxquels se joignirent de violents scrupules que rien ne pouvait calmer, ni ses prières, ni ses confessions, ni les conseils de son sage directeur. C'était une épreuve délicate; Dieu y mit fin par un événement qui fit éclater la charité de Benoît et son attachement à son oncle.

Vers le milieu du mois d'août de l'année 1766, une maladie contagieuse, offrant tous les caractères du typhus, causa d'effrayants ravages dans le village d'Érin. La plupart des familles en furent atteintes mais elle sévit surtout chez les pauvres, où elle faisait de nombreuses victimes. Le curé d'Érin, prêtre au cœur noble et généreux, se multipliait pour voler auprès des malades et leur porter à la fois les consolations de la religion et les secours pécuniaires dont ils avaient besoin. Benoît l'accompagnait partout, et mal-

gré les représentations de son oncle, qui craignait les suites de son dévouement, il ne quittait pas le chevet des moribonds, donnant la préférence aux plus délaissés, les encourageant par ses exhortations touchantes et leur rendant les services les plus rebutants avec une patience inaltérable. On ne savait ce qu'on devait admirer le plus ou son amour pour les pauvres ou son intrépidité en face de la mort.

Bientôt le curé d'Érin ressent les premiers symptômes du mal cruel ; le danger s'accroît ; il est forcé de garder le lit. Benoît se partage entre son oncle et ses paroissiens, allant sans cesse du presbytère aux demeures des habitants les plus malheureux, restant debout jour et nuit, sans goûter le sommeil et prenant à peine quelques nourritures pour soutenir ses forces épuisées par la fatigue. Mais ses soins pressés ne purent sauver la vie du bon pasteur immolé pour le salut de son troupeau ; il le vit mourir sous ses yeux dans les plus beaux sentiments de foi et de résignation, le pleura comme un père et n'oublia jamais ses bienfaits. De son côté, la paroisse d'Érin conserva précieusement le souvenir de la conduite héroïque de l'oncle et du neveu.

Benoît revint à Amettes ; il crut le moment favorable pour renouveler ses instances auprès de ses parents et obtenir enfin la permission d'entrer à la Trappe. Il fut trompé dans ses espérances, car il les trouva toujours également opposés à son pieux dessein.

En attendant le moment où il lui serait donné de suivre sa vocation dont il n'avait pas le moindre doute, il redoubla ses jeûnes, et porta si loin ses mortifications, que sa mère, effrayée pour la santé d'un fils si

tendrement aimé, lui recommanda instamment de les modérer, et comme il lui répondait qu'il faisait dans la maison paternelle l'apprentissage de la vie du désert, elle lui dit un jour : « Comment feriez-vous pour
 « vivre, mon cher enfant. si vous vous retiriez au fond
 « d'un désert? — Je vivrais d'herbes et de racines, à
 « l'exemple des anciens solitaires. — Ces ermites, con-
 « tinuait-elle, étaient d'une trempe plus forte que les
 « hommes d'aujourd'hui. Et puis il se faisait alors des
 « miracles qui ne se font plus maintenant. — On le
 « peut, si on le veut, reprenait Benoît ; le bon Dieu
 « n'est pas moins puissant à présent qu'autrefois ; si
 « alors il faisait des miracles pour sauver ses servi-
 « teurs, pourquoi n'en pourrait-il pas faire de nos jours?
 « Ah ! ma chère mère, il en fait beaucoup qu'on ne voit
 « pas : oui, on peut tout avec le secours de Dieu, quand
 « on le veut véritablement. »

Ces dispositions ne firent pas changer la détermination de ses parents : ils l'envoyèrent chez M. l'abbé Vincent, vicaire de Conteville, près de Saint-Pol, qui l'avait connu dans sa plus tendre enfance et se souvenait de ses dispositions à la vertu, en particulier de ce penchant à la mortification.

Sous la direction de cet ecclésiastique pieux et éclairé, il fit de nouveaux progrès dans la perfection évangélique, tout en continuant ses études latines par respect pour ses père et mère, car son attrait et son cœur étaient ailleurs.

Dieu bénit sa soumission et sa persévérance. M. l'abbé Vincent, pleinement convaincu que son neveu n'était pas appelé à demeurer dans le monde, déter-

mina ses parents à lui permettre, non d'aller à la Trappe dont l'austérité les effrayait, mais dans un couvent de Chartreux, dont la règle, du reste, était suffisamment sévère. Benoît, au comble de ses vœux, se présente à la chartreuse de Val-de-Sainte-Aldegonde, située près de Longuenesse, diocèse de Saint-Omer, où il apprend avec douleur que, par suite des pertes causées par un incendie considérable, la communauté ne reçoit pas de novices pour le moment. Par le conseil des religieux du Val-Sainte-Aldegonde, il va frapper à la porte de la Chartreuse de Notre-Dame-des-Près de Neuville, sous Montreuil, qu'on lui ouvre immédiatement et déjà il croit avoir trouvé le lieu de son repos.

Il se trompait ; la Providence voulait le faire passer par une de ces épreuves réservées aux grandes âmes sur lesquelles elle a des desseins particuliers. Une nuit affreuse se fit dans son esprit, des désolations incessantes déchirèrent son cœur, et ses angoisses furent de telle nature que le P. Prieur, craignant de le voir mourir sous le poids de ses douleurs, le renvoya dans sa famille, six semaines après son entrée dans le monastère, en exprimant son regret de ne pouvoir garder un jeune homme si rempli d'éminentes qualités.

Benoît demeura peu de temps à Amettes. A peine sa santé s'était-elle un peu remise, qu'il partit pour l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe, en Normandie, où il se réjouissait de rencontrer un institut plus rigide encore que celui des Chartreux. Mais cette tentative échoua devant l'inflexibilité de la règle, qui défend de recevoir les sujets avant l'âge de vingt-quatre ans, et le nouveau postulant n'en avait que dix-neuf. Il re-

tourna donc chez ses parents avec la pensée d'attendre l'âge requis pour entrer dans ce monastère.

Toutefois, il crut sage de ne pas s'en remettre à ses propres lumières, mais de consulter des hommes éclairés en pareille matière ; et se trouvant à Boulogne pour y suivre les exercices d'une mission donnée à Notre-Dame, il se présenta devant Mgr de Pressy, qui l'accueillit avec une bonté toute paternelle, l'entretint longtemps et lui conseilla de rentrer à la Chartreuse de Neuville. Il se rendit à cet avis, comme à celui de ses père et mère ; mais ce nouvel essai ne fut pas plus heureux que le premier. Après sept semaines d'épreuves, le P. Prieur lui dit : « Mon fils, Dieu ne vous appelle pas à notre institut, suivez les inspirations de sa grâce. » Voici la lettre qu'il écrivit à cette occasion :

Mon très-cher père et ma très-chère mère,

Je vous apprends que les Chartreux ne m'ayant pas jugé propre pour leur état, j'en suis sorti le second jour d'octobre ; je regarde cela comme un ordre de la divine Providence, qui m'appelle à un état plus parfait. Ils m'ont dit eux-mêmes que c'était la main de Dieu qui me retirait de chez eux. Je m'achemine donc vers la Trappe, ce lieu que je désire tant et depuis si longtemps ; je vous demande pardon de toutes les désobéissances et de toutes les peines que je vous ai causées ; je vous prie l'un et l'autre de me donner votre bénédiction, afin que le Seigneur m'accompagne ; je prierai le bon Dieu pour vous, tous les jours de ma vie, surtout ne soyez pas inquiets à mon égard. Quand j'aurais voulu y rester, on ne m'y aurait pas reçu ; c'est pourquoi je me réjouis beaucoup de ce que le Tout-Puisant me conduit.

Ayez soin surtout de mon filleul et de l'instruction de mes sœurs. Moyennant la grâce de Dieu je ne vous coûterai plus jamais rien ; et ne vous ferai plus aucune peine, je me recommande à vos prières..... Je ne suis sorti qu'après avoir fréquenté les Sacrements ;

servons toujours le bon Dieu, et il ne nous abandonnera pas, ayez soin de votre ; salut lisez et pratiquez ce qu'enseigne le P. l'Aveugle : c'est un livre qui enseigne le chemin du ciel, et sans faire ce qu'il dit, il n'y a pas de salut à espérer ; méditez les peines effroyables de l'enfer, on y endure une éternité toute entière de souffrances, pour un seul péché mortel qu'on commet si aisément ; efforcez-vous d'être du petit nombre des élus.

Je vous remercie de toutes les bontés que vous avez eues pour moi et des services que vous m'avez rendus, le bon Dieu vous en récompensera ; procurez à mes frères et sœurs la même éducation que vous m'avez donnée, c'est le moyen de les rendre heureux dans le ciel ; sans instruction on ne peut se sauver. Je vous assure que vous êtes déchargés de moi : je vous ai beaucoup coûté, mais soyez assurés que, moyennant la grâce de Dieu, je profiterai de tout ce que vous avez fait pour moi ; ne vous affligez point de ce que je suis sorti des Chartreux, il ne vous est pas permis de résister à la volonté de Dieu, qui en a ainsi disposé pour mon plus grand bien et pour mon salut.

Je vous prie de faire mes compliments à mes frères et sœurs, accordez-moi vos bénédictions, je ne vous ferai plus aucune peine ; le bon Dieu, que j'ai reçu avant de sortir, m'assistera et me conduira dans l'entreprise qu'il m'a lui-même inspirée : j'aurai toujours la crainte de Dieu devant les yeux, et son amour dans le cœur.

Votre très-humble serviteur,

BENOÎT-JOSEPH LABRE,

Montreuil, ce 2 octobre 1769.

Ses nouvelles instances pour entrer à la Trappe échouèrent encore devant les exigences de la règle, fixant à vingt-quatre ans l'âge de la réception des postulants. Il partit donc pour l'abbaye de Notre-Dame-de-Sept-Fonts, éloignée de plus de quatre-vingts lieues, dépourvu de tout, vivant d'aumône et s'essayant dès lors à l'exercice d'une vertu qui deviendra son caract-

tère distinctif. Il y reçut l'accueil le plus bienveillant, y prit l'habit sous le nom de frère Urbain et devint bientôt, par la régularité de sa conduite, l'admiration des religieux et la joie de ses supérieurs.

Mais le ciel lui ménageait un nouveau sacrifice. Les inquiétudes de conscience qu'il avait éprouvées à la Chartreuse, se renouvelèrent et altérèrent sa santé au point que le médecin déclara qu'il ne pourrait soutenir la rigueur de la règle. Benoît accepta avec résignation la décision qui l'éloignait d'un monastère où il avait goûté d'abord tant de douces jouissances, mais ce ne fut pas sans verser des larmes abondantes et sans laisser au milieu des religieux les regrets les plus profonds.

C'est ce moment qu'attendait la Providence pour lui révéler ses desseins. En effet, en quittant le monastère de Septs-Fonts, il comprit, par une illumination subite de l'esprit et une impulsion irrésistible de la volonté, qu'il devait marcher sur les traces de saint Alexis, abandonner pour toujours sa patrie, sa famille et tous les biens de la terre pour mener la vie la plus pauvre, la plus pénible et la plus pénitente, non dans un désert non dans un cloître, mais au milieu du monde, en visitant en pèlerin les sanctuaires les plus renommés. Telle fut sa conviction à cet égard, qu'à toutes les observations qu'on lui fit au sujet de sa manière de vivre, il répondit invariablement : « Dieu le veut ! » Et quand on se rappelle les efforts de ses parents pour le diriger vers la carrière ecclésiastique ; ceux qu'il fit lui-même pour se conformer à leurs désirs, ou pour embrasser l'état religieux, il est facile d'apercevoir la volonté de

Dieu, qui l'appelait à ce genre de vie extraordinaire.

Benoît prit le chemin de l'Italie ; et écrivit à sa famille la lettre suivante :

Mon très-cher père et ma très-chère mère.

Vous avez appris que je suis sorti de l'abbaye de Sept-Fonts, et vous êtes sans doute en peine de savoir quelle route j'ai prise depuis, et quel état de vie j'ai envie d'embrasser.

C'est pour m'acquitter de mon devoir et vous tirer d'inquiétude que je vous écris cette présente. Je vous dirai donc que je suis sorti de l'abbaye de Sept-Fonts le 2 juillet ; j'avais encore la fièvre quand j'ai quitté le monastère, elle ne m'a abandonné qu'au quatrième jour de marche ; j'ai pris la route de Rome, je suis à présent bientôt à moitié chemin, je n'ai guère avancé depuis que je suis sorti de Sept-Fonts, parce que dans le mois d'août il fait de grandes chaleurs dans le Piémont où je suis, et que j'ai été retenu pendant trois semaines dans un hôpital, où j'ai été assez bien : au reste, je me suis bien porté depuis que je suis sorti de Sept-Fonts...

Je ne manque pas de prier Dieu tous les jours pour vous ; je vous demande pardon des peines que je peux vous avoir causées, et je vous prie de m'accorder vos bénédictions, afin que Dieu bénisse mes desseins ; c'est par l'ordre de sa Providence que j'ai entrepris le voyage que je fais.

Ayez soin de votre salut et de l'éducation de mes frères et sœurs ; veillez sur leur conduite, pensez aux flammes éternelles de l'enfer et au petit nombre des élus. Je suis bien content d'avoir entrepris le voyage que je fais ; je vous prie de faire mes compliments à ma grand'mère et à mon grand-père, à mes tantes, à mon frère Jacques, à tous mes frères et sœurs. Je finis en vous demandant de rechef vos bénédictions et pardon des chagrins que je vous ai occasionnés.

Fait en la ville de Quiers en Piémont, ce 31 août 1770.

Votre affectionné fils,

BENOÎT-JOSEPH LABRE.

III.

DEPUIS SON DÉPART POUR ROME JUSQU'À SA MORT.

Cette seconde partie de la vie du Bienheureux est une série de pèlerinages aux sanctuaires les plus vénéralés en Italie, en France, en Espagne, en Suisse, en Allemagne. Après sept années de courses non interrompues à travers ces diverses provinces, il se fixe enfin à Rome, vers 1777, ne quittant plus cette ville que pour renouveler chaque année sa pieuse visite à Notre-Dame de Lorette, à laquelle il conserva toujours une dévotion particulière.

Connaissant désormais la volonté de Dieu, ne s'arrêtant plus même à la pensée du cloître, qui l'avait si longtemps préoccupé, il passe en étranger sur la terre, où il n'a pas un toit pour s'abriter ni une pierre pour reposer sa tête (1); il erre de contrée en contrée, seul, sans ressources, sans autre protection que celle de la Providence; il voyage à pied, souvent sans chaussures, les jambes nues, couvert de haillons qu'il ne change, ni l'hiver ni l'été, et qu'il ne remplace que quand ils tombent en lambeaux. Il porte au cou son chapelet; sur sa poitrine un crucifix; dans une besace suspendue par une courroie qui passe sur son épaule, il renferme tout ce qu'il possède, c'est-à-dire quelques livres de piété, parmi lesquels le Nouveau-Testament et son

(1) Matth. viii 20.

Bréviaire, qu'il récite tous les jours. Il laisse les chemins battus pour suivre les sentiers solitaires et éviter toutes communications avec les hommes, ne voulant converser qu'avec Dieu dont il ne perd jamais la présence. Il dort là où la nuit le surprend, quelquefois dans les églises, dans les anfractuosités d'un mur, ou sur la terre nue, exposé aux intempéries des saisons. Un peu de pain détrempé dans l'eau fait sa nourriture ordinaire ; quand il en manque, il n'en demande pas, il mange les racines des arbres, l'herbe des champs, ou les légumes jetés dans la rue ; il vit du reste, au jour le jour, ne conservant rien pour le lendemain, donnant aux pauvres ce qu'il a reçu en aumône, s'il n'en a pas un besoin urgent pour lui-même, car la charité de Jésus-Christ le presse (2).

Si l'occasion s'en présente, il console les affligés, soigne les infirmes, donne des conseils salutaires, raffermi la vertu chancelante, convertit les pécheurs par l'héroïsme de sa patience, obtient des faveurs du Ciel pour récompenser des actes de bienfaisance envers lui, et donne partout les plus beaux exemples de piété, de résignation dans les souffrances, de détachement de toutes choses, de mortification, d'humilité et d'immolation entière à la volonté de Dieu.

Tel se montre constamment Benoît Labre dans ses longues pérégrinations, comme dans son séjour à Rome. Aux yeux du plus grand nombre, ce n'est qu'un pauvre déguenillé, un être inutile, une créature abjecte, dont on n'ose s'approcher, tellement il néglige

(2) II Cor. v. 14.

tout ce qui touche aux soins physiques. Mais sous ces lambaux souillés il porte un corps d'une pureté céleste, et sous cette grossière enveloppe une âme d'autant plus noble qu'elle est plus ignorée, d'autant plus magnanime qu'elle est plus méprisée des autres et qu'elle se méprise davantage elle-même.

Parti de Sept-Fonts le 2 juillet 1770, il n'arriva à Lorette que le 6 novembre de la même année, parce qu'il s'arrêtait dans tous les endroits où il pouvait satisfaire sa dévotion. Il lui tardait néanmoins de voir la *Santa Casa*, c'est à dire la maison de la très-sainte Vierge, transportée par les anges de Nazareth en Italie, comme le prouve le pape Benoît XIV, et l'un, par conséquent, des sanctuaires les plus vénérables de la chrétienté. Bien qu'il n'y restât que douze jours dans cette première visite, il y reçut de la Mère de Dieu des grâces abondantes qui lui inspirèrent une prédilection toute particulière pour ce saint lieu, et il y laissa les impressions les plus favorables sur sa vertu. On put, du reste, admirer dès lors son détachement absolu, qui fut, comme on l'a vu déjà, le trait caractéristique de sa vie. Le P. Bodesti, auquel il s'était confessé, lui ayant fait offrir un logement et une aumône pécuniaire, il refusa honnêtement et lui dit : « Je vous remercie, mon père, d'autres sont plus pauvres que moi, veuillez leur réserver ce secours. » Il avait pris la résolution, en commençant sa carrière de pèlerin, de ne rien recevoir de ses confesseurs, ni par leur intermédiaire, et il y fut fidèle dans la suite.

De Lorette, Benoît se dirigea vers Assise pour y vénérer les reliques de saint François et se faire inscrire

dans l'archiconfrérie, instituée par Sixte-Quint en 1585. Son intention était d'appartenir et de s'unir par quelque lien au père Séraphique dont il se proposait d'être le parfait imitateur. Depuis ce moment, il contracta l'habitude de prier les mains croisées sur la poitrine, pour représenter les insignes de l'ordre des Franciscains, qui sont *deux bras en croix*, symbole de l'union des diverses branches de la famille du patriarche ; il demeura fidèle aux pratiques de cette pieuse association, et, à sa mort, on le trouva ceint du cordon qu'il avait reçu le jour où il y était entré.

Le Bienheureux arriva à Rome le 3 décembre et fut reçu pendant trois jours dans l'hospice fondé pour les pèlerins français, en 1478. Pendant ce premier séjour dans la Ville éternelle, il prenait un léger repas à la porte d'un monastère et passait la journée dans les églises ou devant les Madones qui ornent les rues et les places publiques. Pour reposer la nuit, il avait fait choix d'une espèce de niche pratiquée dans un mur et que l'abbé Carézani décrit en ces termes : « Je vis
« une grotte basse, sous un escalier, et un jeune hom-
« me à qui ce trou servait de retraite nocturne. Il en
« sortait à ce moment même, plié en deux, à cause du
« peu d'élévation de l'ouverture, vêtu misérablement ;
« mais sa physionomie démentait ce costume, car elle
« annonçait une modestie et une politesse peu com-
« munes parmi les gens de sa condition ; sa figure res-
« pirait l'humilité et le calme d'une belle âme ; elle
« n'accusait guère plus de vingt ans ; son teint était
« pâle et au menton commençait à poindre un peu de
« barbe roussâtre. »

Après avoir pendant cinq mois environ payé le tribut de sa dévotion aux principaux sanctuaires de Rome, il voulut vénérer à Fabiano le corps de saint Romuald, fondateur des Camaldules, qui, à vingt ans, comme Benoît lui-même, s'était voué à une vie pauvre et ignorée. Son passage fut remarqué dans cette petite ville et plusieurs faits très-authentiques, rapportés par les historiens, montrent que Dieu favorisait déjà son serviteur du don de prophétie. Aussi, il s'en éloigna bientôt, pour se dérober aux éloges, et après avoir rendu une seconde fois ses hommages à Notre-Dame de Lorette, il partit pour le royaume de Naples, s'arrêtant un jour sur le mont Gargan, célèbre par l'apparition de l'archange saint Michel, et se rendant ensuite à Bari pour prier au tombeau de saint Nicolas. Il y donna un de ces exemples de patience qu'on ne peut voir sans étonnement. Comme il allait à l'église, selon sa coutume, un homme connu par sa méchanceté, lui lance une pierre et l'atteint à la cheville; le coup est tellement violent, qu'il fait jaillir le sang en abondance et chanceler le jeune pèlerin. Benoît s'arrête, serre vivement ses bras sur son crucifix, et sans regarder d'où lui vient cette injuste agression, il lève les yeux au Ciel, prie pour le coupable, baise le caillou qui l'a si cruellement blessé, et poursuit son chemin en silence, marchant avec grand'peine.

Voici comment un habitant de Bari exprimait son admiration pour notre saint jeune homme : « Son air
« de mansuétude, son regard angélique, son amour
« pour le prochain opéraient de véritables prodiges.
« Cette belle âme, perpétuellement absorbée en Dieu,

« quoiqu'elle fût encore dans les liens de la mortalité,
 « sanctifia de sa présence notre heureuse patrie, du-
 « rant quelques semaines. Nouvel Antoine et nouveau
 « Pacôme, il ne se nourrissait que de pain et d'eau,
 « couchait sur la terre nue, et son corps, exténué de
 « jeûnes et d'abstinences, était encore martyrisé par
 « les pointes d'un cilice de nouvelle invention ; aussi,
 « nos bons concitoyens le préconisaient déjà comme
 « un saint. »

Le Bienheureux quitta Bari pour aller à Naples, dans la pensée d'honorer saint Janvier, dont les miracles avaient tant de retentissement ; et lorsqu'il eut satisfait sa piété, il repartit pour Rome, en passant par le monastère du Mont-Cassin, où sa mémoire est demeurée en bénédiction.

On croit généralement que, vers cette époque, il eut le désir de revoir l'abbaye de Sept-Fonts et qu'il y fit plusieurs visites, sans toutefois se laisser reconnaître ; tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1773 il passa cinq mois dans la ville de Moulins en Bourbonnais, avant de commencer son pèlerinage en Espagne. On y montre encore une des maisons où il fut reçu pendant son séjour. Il logeait dans un grenier et couchait sur un peu de paille ; mais, dit un témoin oculaire, « il passait presque toute la nuit en prières, après
 « avoir demeuré tout le jour dans l'église collégiale.
 « On l'entendit souvent se flageller durement et l'on
 « surprit au fond de sa couche un fouet de cordes armé de pointes de fer. »

A Moulins, comme partout ailleurs, Benoît s'approchait fréquemment de la sainte Table. Un jour, le

prêtre sacristain jugeant qu'il n'était pas convenable qu'un laïque aussi mal vêtu reçût si familièrement le Dieu de toute majesté, lui ordonna de se retirer de la table de communion où il était agenouillé avec les autres fidèles : le serviteur de Dieu, nullement ému de ce pénible affront, se retira sans se plaindre. Les jours suivants il subit la même humiliation avec non moins de patience : le Curé, apprenant par les paroissiens ce trait de profonde humilité, lui permit de communier aussi souvent qu'il le désirait et blâma sévèrement le zèle indiscret de son subordonné. Le souvenir des vertus du bienheureux s'est perpétué dans cette ville, ainsi que celui de plusieurs guérisons miraculeuses opérées par ses prières.

Il quitta Moulins pour parcourir les pèlerinages les plus célèbres de l'Espagne. Il séjourna à Barcelonne, visita la grotte de Manrèze, en mémoire de saint Ignace, passa par Saragosse pour honorer Notre-Dame du Pilier, qui attire dans cette ville une foule de pèlerins de toutes les contrées, par Burgos, où l'on vénère un Crucifix miraculeux, et arriva à Saint-Jacques de Compostelle, but principal de son voyage, où il demeura plus d'un mois, donnant les mêmes exemples de piété et de mortification.

En revenant d'Espagne à Rome, il traversa Montpellier, Lunel, Aix, Marseille, Nice et Lucques, où il se prosterna devant le remarquable Crucifix connu sous le nom de *Rex-tremendæ Majestatis*.

Arrivé à Rome pour le jour de Pâques de l'année 1774, il y rencontra Louis Delforce, de la paroisse de Nédon, dont il avait, comme on se le rappelle, fré-

quenté l'école dans son enfance. Cet homme venu, de son côté, pour visiter les tombeaux des saints Apôtres, ayant reconnu son compatriote, lui demanda s'il voulait le charger d'une lettre pour ses parents, afin de les consoler et de les rassurer sur sa situation. « Offrez-
« leur, lui dit-il, mes sentiments affectueux ; dites-leur
« que je suis heureux et content : quant à leur écrire,
« il n'est pas nécessaire, et, au besoin, je me servirai
« de la poste. » Delforce s'acquitta de la commission, et ce furent là les dernières nouvelles que sa famille reçut de lui avant sa mort.

A ce nouveau séjour de Rome, Benoît fit choix du Colysée pour y passer les nuits, se trouvant par là plus à portée d'y faire chaque jour le chemin de la Croix. On sait que ces restes du plus vaste monument de la puissance romaine, offraient un grand nombre d'arcades, la plupart en ruines, où régnaient une solitude profonde, des ténèbres épaisses, un silence lugubre. C'est dans une de ces espèces de cavernes que sur un peu de paille étendue par terre, il accordait à regret à son corps le court repos qu'il ne pouvait lui refuser. Toutes les heures qu'il dérobaît au sommeil, il les consacrait à de doux entretiens avec Dieu. Le souvenir des Martyrs, immolés dans cette même enceinte, sous les dents des plus cruels animaux, soutenait son courage et animait son esprit de sacrifice. La voie parcourue par le Sauveur du monde et représentée par les quatorze stations qui entourent cette arène, avait pour lui mille attrait ; aussi, combien de fois la suivit-il silencieusement durant les longues nuits qu'il passa dans cet effrayant asile.

C'est vers cette époque qu'il faut placer ses pèlerinages dans la haute Italie, la Suisse, où il s'arrêta surtout à Notre-Dame des Hermites; la Franche-Comté, où il retira de l'eau un jeune homme, et lui sauva la vie au péril de la sienne; l'Allemagne et Constance en particulier, où l'on conserve la mémoire de ses étonnantes austérités. De retour à Rome, il reprit sa retraite au Colysée et ses dévotions ordinaires.

Le P. Gabrini, qu'il avait alors pour directeur, voulut connaître d'une manière certaine l'esprit qui animait son pénitent. Il lui défendit donc de demeurer oisif et errant comme il l'avait fait jusque-là et lui ordonna de s'appliquer à quelque chose. — « Je le veux bien, dit Benoît, mais n'ayant fait l'apprentissage d'aucun état, je ne sais à quoi m'adonner. » — « Mettez-vous en service, répond le confesseur. » — « Volontiers, pour vous obéir, dit-il; mais je ne suis bon qu'à laver la vaisselle dans quelque cuisine. » Il se livre en vain à des recherches pour rencontrer une maison où il pourra remplir cet humiliant emploi; on lui fait remarquer qu'il est trop malpropre dans sa tenue et trop faible de santé pour trouver une personne qui veuille de lui, et il se hâte d'en informer le R. P. Gabrini, en se soumettant à tout ce qu'il voudra exiger de lui. Sa docilité à laisser son genre de vie, malgré l'énorme sacrifice, qu'il imposait à ses goûts; son humilité profonde dans le choix de la condition la plus méprisée; taisant soigneusement sa naissance, ses parents, ses études, pour ne parler que de son incapacité, donnèrent à l'habile directeur la preuve que Dieu le conduisait à la plus haute perfection par la voie

qu'il suivait avec tant de persévérance. Cette épreuve rappelle celle qu'employèrent plusieurs Evêques pour s'assurer de la vertu de saint Siméon Stylite, lorsqu'au nom de l'obéissance ils lui ordonnèrent de descendre de la colonne au haut de laquelle il voulait mourir. Sa prompte soumission témoigna qu'il était animé de l'Esprit de Dieu, en suivant ce genre de vie si singulier et si hizarre aux yeux du monde, et les Evêques lui permirent de le continuer.

En 1777, Benoît se fixa enfin à Rome, n'en sortant plus qu'une fois chaque année pour aller à Notre Dame de Lorette. Sa santé fortement altérée l'avait forcé de recevoir l'hospitalité dans un asile des pauvres, une maladie grave, dont la source est facile à deviner, l'avait mis aux portes du tombeau. A peine rétabli, il reprit ses habitudes ordinaires. Dire les mille traits d'humilité, de mortification, de patience et de piété rapportés par les auteurs de sa vie, serait tomber dans des répétitions intéressantes, si l'on veut, mais inutiles pour prouver la sainteté du serviteur de Dieu. On sait qu'au chemin de la Croix qu'il faisait assidûment, qu'à l'assistance aux prières des 40 heures, qui le fit nommer *le pauvre des 40 heures*, il joignit la dévotion du *saint Escalier*, qu'une pieuse tradition assure être celui du prétoire de Jérusalem, monté par le Sauveur, quand il fut traduit devant Pilate, et qui se compose de vingt-huit degrés de marbre. Il le gravissait à genoux, abîmé dans une contemplation qui durait des heures entières. On sait également le mépris qu'il faisait de son corps, l'oubli de ses besoins les plus indispensables, le soin qu'il avait de donner aux autres pauvres les

vêtements, la nourriture et les aumônes pécuniaires qu'il recevait. On sait avec quelle joie il souffrait les humiliations, les mépris et les affronts auxquels l'exposaient sa misère et sa manière de vivre extraordinaire, on sait son horreur pour le mal et les mauvais traitements qu'il eut à subir pour avoir voulu l'empêcher. Voyant un jour des enfants s'amuser d'une manière indécente, il leur dit : « Mes enfants, Dieu ne vous a pas créés pour l'offenser. » A ces mots, cette troupe de jeunes étourdis l'accable d'injures et le poursuit à coups de pierres; et comme un passant voulait le défendre, il lui dit : « Laissez-les faire; si vous me connaissiez, vous vous joindriez à eux et vous en feriez encore plus qu'ils n'en font. » Un soir, des jeunes gens le prenant pour un insensé lui firent mille outrages, lui enlevèrent son chapeau, lui donnèrent des soufflets et lui arrachèrent la barbe, sans qu'il fit le moindre mouvement pour se défendre, ni pour se soustraire à leur brutalité. Une autre fois, il adressa des avertissements sévères à des hommes qui blasphémaient le saint Nom de Dieu; ces impies le renversèrent par terre, et le frappant à coups de bâton; et, lui, disait tout haut qu'il méritait de souffrir davantage encore. Cette patience si prodigieuse fit tant d'impression sur ces hommes coupables, qu'ils se convertirent sincèrement à Dieu.

Il ne fuyait pas seulement le péché, mais l'ombre même du péché lui inspirait de vives alarmes. Il évitait avec soin les louanges; il quittait immédiatement les lieux où l'on avait remarqué ses vertus, et ne pouvait supporter la pensée qu'on eut pour lui quelques

égards, se regardant comme le rebut de ses frères et voulant être l'escabeau de leurs pieds. Le P. Temple, qui fut un des directeurs de sa conscience et eut avec lui de longs entretiens dans plusieurs de ses visites à Notre-Dame-de-Lorrette, dit qu'il n'avait jamais rencontré autant de lumières spirituelles, ni d'aussi solides vertus ; il ajoutait qu'il ne pouvait retenir ses larmes à la vue d'un prodige si étonnant de la grâce dans un jeune homme de vingt-huit ans, d'une pureté si angélique, qu'il n'avait pu ni par lui-même, ni par d'autres, découvrir en lui l'apparence du mal.

IV.

DEPUIS SA MORT JUSQU'EN JUILLET 1860.

Il était facile de prévoir que Benoît ne supporterait pas durant de longues années, cette vie de privations et d'austérités effrayantes, qui n'était qu'un véritable martyr volontaire. Ses forces, en effet, diminuaient d'une manière sensible ; ceux qui lui portaient intérêt en concevaient de justes alarmes ; ils eussent voulu le voir user de quelque ménagement et se relâcher des rigueurs auxquelles il se condamnait : mais il aurait fallu un ordre exprès de la part de ses supérieurs pour l'y déterminer et ses directeurs, après l'avoir suivi dans le détail de ses actions, étaient si persuadés que le Ciel lui-même le conduisait par ces voies extraordinaires, qu'ils crurent devoir respecter sa règle de conduite.

Non-seulement il ne se permit aucun adoucissement,

mais il redoublait de zèle et de ferveur à mesure qu'il approchait du terme où il quitterait la terre pour se réunir à son Bien-Aimé. Depuis quelques années il avait une prédilection marquée pour l'église de Notre-Dame-des-Monts ; il y passait les journées entières, les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude qui ressemblait à l'extase. Plusieurs personnes attestent l'y avoir vu environné d'un rayon lumineux, le visage embrasé comme celui d'un chérubin, le corps soulevé de terre par la violence des mouvements qui le portaient vers Dieu. C'était comme un avant-goût du bonheur céleste après lequel son âme soupirait si ardemment.

Le vendredi de la semaine de la Passion de l'année 1783, dit l'abbé Marconi, dont nous ne faisons qu'abrégé le récit si touchant, Benoît vint me trouver et s'entretint assez longtemps avec moi. Contre son usage, il avait un bâton sur lequel il s'appuyait. En voyant son extrême faiblesse, son visage exténué, son corps décharné, je ne pus m'empêcher de me dire à moi-même : « Voilà l'état où l'on réduit ses austérités. il va « mourir martyr de sa pénitence »

Le saint homme me répéta des choses qu'il m'avait déjà dites plusieurs fois et qui me regardaient personnellement. Pour ce qui le concernait lui-même, je ne trouvai pas le moindre embarras de conscience, nulle tentation, nulle inquiétude : cette belle âme jouissait d'une paix inaltérable. Quoiqu'il fût d'une extrême faiblesse je ne croyais pas qu'il touchât au terme de sa carrière et qu'il allât prendre son essor vers le séjour des Bienheureux. Une circonstance cependant aurait dû m'en donner le pressentiment. Jamais il ne man-

quait de me demander quel jour il devait revenir me trouver ; cette fois, au contraire, il me salua avec une profonde inclination, sans me rien dire, et me faisant par là ces derniers adieux. En me quittant, il se rendit à l'église de Saint-Ignace pour y communier.

Le mercredi saint, 16 avril, après avoir prié pendant plusieurs heures, selon sa coutume, dans l'église de Notre-Dame-des-Monts, il éprouva une faiblesse mortelle qui lui permit à peine de se traîner jusqu'au portail où il tomba sans connaissance. Revenant à lui-même et se voyant environné d'une foule de personnes qui s'empressaient de lui porter secours, il demanda d'une voix mourante un verre d'eau, qu'il offrit à Dieu en laissant échapper des soupirs enflammés vers le Ciel et remercia affectueusement les assistants.

On le presse de se laisser transporter à l'hôpital, ou d'accepter l'hospitalité que beaucoup lui offraient avec un sentiment de tendre compassion ; mais en se montrant très-reconnaissant de ses soins charitables, il refusa d'en profiter. La Providence, sans doute, voulait récompenser un homme de bien, — le sieur Zacharelli, boucher, — de l'amitié qu'il avait toujours eue pour Benoît et de l'intérêt qu'il lui avait témoigné dans toutes les rencontres en lui procurant la consolation de le voir mourir dans sa maison : à sa prière, en effet, le serviteur de Dieu s'y laissa transporter.

Le R. P. Picilli, informé de l'état alarmant où il se trouvait, accourut aussitôt, et s'approchant de son lit funèbre, il lui demanda s'il avait reçu les Sacrements depuis peu. Benoît répondit affirmativement, et ajouta qu'avec la grâce de Dieu il n'avait rien sur la

conscience qui lui fit peine. Ce furent ses dernières paroles un instant après, il rendait le dernier soupir sans agonie, au milieu des prières et des pleurs de ceux qui l'entouraient à l'âge de 35 ans et 24 jours.

Dieu ne tarda pas à montrer combien cette mort était précieuse à ses yeux. A peine son serviteur avait-il cessé de vivre, qu'il voulut environner d'hommages sa dépouille mortelle. Le vénérable Pauvre avait méprisé cette enveloppe terrestre, et voilà que le Ciel lui procure les honneurs funéraires, réservés à la grandeur ou à la richesse ; et ces honneurs sont tels qu'on n'avait rien vu de semblable à Rome, depuis saint Philippe de Néri.

Quand le bruit de sa mort se répandit dans la ville, on entendait répéter de toutes parts : *Le Saint est mort le nouvel Alexis a quitté ce monde pour aller au Ciel : nous ne verrons donc plus le Pauvre de J.-C., des Neufes, de Notre-Dame-des-Monts.* Tous les visiteurs donnaient au défunt le nom de Saint ; c'était un concert unanime de louanges on redisait ses vertus, on rappelait mille traits de charité, d'héroïque patience, de ferveur séraphique, de prodigieuses austérités : on félicitait la famille qui avait eu le privilège de recueillir le Bienheureux à ses derniers moments ; on s'agenouillait devant ce corps inanimé, tout-à-l'heure encore le rebut des hommes ; on y faisait toucher des chapelets ou des médailles ; on baisait avec respect ses pieds et ses mains ; on se disputait quelques parcelles de ce qui lui avait appartenu ; déjà on invoquait sa protection auprès de Dieu et auprès de Marie qu'il avait tant aimée. Mais laissons parler un témoin oculaire.

« Je trouvai Benoît, dit l'abbé Marconi, son dernier directeur, environné d'une multitude innombrable qui croissait d'un moment à l'autre et ne se lassait pas de lui donner des marques de vénération. On ne s' imagine pas ~~ment~~ un pareil spectacle et il est impossible de le décrire. On fit venir un détachement de soldats pour contenir la foule qui envahissait la maison de Zaccarelli et empêcher le désordre, jusqu'à ce que le corps fût porté dans l'Eglise de Notre-Dame-des-Monts, où il pria presque continuellement dans les derniers temps de sa vie. On l'y déposa près de la sacristie, et dès ce moment des personnes de tout âge et de toute condition accouraient de toutes parts ; les sentinelles ne pouvaient suffire pour garder le corps et la porte à la fois ; les seigneurs du plus haut rang attendaient dans leur carrosses l'heure favorable pour pénétrer jusqu'au cercueil, et j'en ai vu qui ne purent avoir cet avantage, tellement l'église était encombrée.

« Tout le monde s'empressait à l'envi de donner des marques de dévotion au serviteur de Dieu : les uns se prosternaient à ses pieds, ceux-là l'invoquaient avec ferveur, tous marquaient leur surprise et leur admiration en touchant ses pieds, ses mains, ses chairs, et les trouvant molles et flexibles, dans un état qui n'avait rien de naturel, sans odeur et sans corruption. Comme plusieurs personnes avaient reçu des grâces particulières en le touchant, tout le monde voulait avoir la même faveur.

« Pour satisfaire plus aisément aux vœux du public, on exposa le corps en divers endroits de l'Eglise, on doubla la garde, on ne laissa que deux portes ou-

vertes, l'une pour entrer et l'autre pour sortir. Mais toutes ces précautions ne maintinrent pas l'ordre ; l'église était toujours comble, les environs étaient pleins d'une foule immense, les places et les rues voisines ne suffisaient pas aux voitures ; je ne crains pas de le répéter, de mémoire d'homme, on n'a rien vu qui puisse se comparer au spectacle dont nous avons été les témoins.

« Par ordre de Mgr le Cardinal-vicaire, et pour ne pas contrarier la piété des fidèles, l'inhumation n'eut lieu que le soir du dimanche de Pâques, dans un lieu honorable et particulier de l'église. »

Des miracles nombreux se firent sur son tombeau et confirmèrent l'opinion générale sur sa sainteté. On en compta plus de deux cents dans cinquante villes diverses, dont plusieurs furent constatés de la manière la plus authentique. Ces prodiges parurent si frappants à M. Tayer, Ministre anglican, qu'il se convertit à la Religion catholique, se fit prêtre et missionnaire en Amérique, sa patrie, et mourut en Irlande en 1816.

On commença immédiatement après sa mort le procès de la canonisation, et dans la même année 1783, la Congrégation des Rites lui accorda le titre de *Vénérable*.

Le bruit de ses vertus et des miracles opérés à sa mort se répandit bientôt en France. Mgr de Pressy, évêque de Boulogne, dans le diocèse duquel le Bienheureux était né, nomma une commission composée des ecclésiastiques les plus éclairés de sa ville épiscopale pour instruire cette cause si intéressante pour son Eglise en particulier et donna un magnifique

Mandement où il exprimait son admiration pour son vénérable diocésain. Voici ce que dit M. Coquatrix, auteur de l'Oraison funèbre de ce pieux et savant Prélat, pour faire connaître ses sentiments envers Benoît Labré : « Et vous, humble serviteur de Dieu, pauvre de Jésus-Christ, qui ferez à jamais la gloire de ce diocèse, vous qui avez caché sous la plus vile apparence les plus riches trésors de vertus et de grâces ; vous qui semblez n'être né dans ce prétendu siècle de lumière, siècle de présomption et d'orgueil, que pour confondre la sagesse du monde et pour donner aux hommes un exemple frappant de cette folie de la Croix, qui est la force et la puissance de Dieu, avec quelle confiance le pieux Prélat s'adressait à vous ! Quelle joie, quelle consolation votre mort précieuse porta dans son cœur ! Il la regardait comme une des plus grandes bénédictions que Dieu eût données à son épiscopat. On le vit reprendre à cet époque une nouvelle vigueur ; on le vit redoubler d'estime pour les vertus abjectes que l'humble Benoît avait portées à un si haut degré, et ces grands exemples servirent à nourrir et animer encore la ferveur du pieux Évêque. Dieu lui ménageait sans doute ces derniers encouragements pour perfectionner sa vertu et mettre le comble à ses mérites. »

Dès 1785, on attendait généralement à le voir béatifier, et la *Gazette de France* annonçait à cette époque qu'on allait publier la bulle de sa canonisation. Mais Rome, qui agit toujours avec une sage lenteur, ne répondit pas à ces vœux ardents, bien qu'ils lui fussent envoyés par sept Cardinaux, soixante Archevêques ou Evêques de toutes les parties de la catholi-

cité, par plus de quarante Chapîtres et Communautés religieuses, par les magistrats et les principaux habitants de l'Italie. Elle voulu réunir toutes les pièces du procès, écouter les accusations des adversaires du Bienheureux, le suivre pas à pas depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort, interroger tous les souvenirs fouiller toutes les archives des lieux qu'il avait habités ou parcourus en pèlerin, discuter ses dévotions, ses vertus, ses austérités, ses miracles et jusqu'à ces actions les plus indifférentes et les plus fugitives.

Ces investigations et procédures, commencées en 1783, se continuèrent jusqu'en 1793; reprises en 1798, elles subirent une nouvelle interruption en 1808, jusqu'en 1814. Depuis cette époque, les débats de ce long procès étaient suivis avec un zèle et une persistance dont il y a peu d'exemples, et on en attendait le résultat avec une sainte impatience et une non moins grande anxiété, lorsqu'au mois de juin de l'année dernière parut le décret de notre saint père le Pape Pie IX *sur la béatification et la canonisation du vénérable serviteur de Dieu, Benoît-Joseph Labre*, qui combla de joie tous les vrais fidèles et en particulier les habitants de l'Artois, patrie du Bienheureux. On lit dans ce décret : « Quoique parmi tous les prodiges opérés par l'intercession du vénérable Benoît-Joseph, il dût suffire, d'après les règles, d'en présenter deux acquis à la cause pour obtenir la béatification, les postulateurs voulant offrir une démonstration plus manifeste et plus éclatante de l'intervention divine, ont cru devoir en choisir trois pour les soumettre à la Congrégation des Rites. Il a été décidé solennellement qu'il y

a preuve certaine de trois miracles, savoir : le premier du second degré, dans la guérison instantanée et complète de Marie-Rose de Luca, malade de phthisie pulmonaire ; le deuxième du troisième degré, dans la guérison instantanée et complète de Thérèse Tartufoli, affligée d'un ulcère invétéré, sinueux, fistuleux et calleux ; le troisième du second degré, dans la guérison instantanée et complète de sœur Angèle-Joseph Marini, atteinte d'une obstruction invétérée, schirreuse, lapidaire de la rate, compliquée de symptômes graves et de diverses autres maladies.

Ce décret porté en juin 1859, dans les actes de la S. Congrégation des Rites et promulgué par ordre du Souverain-Pontife, vient de provoquer la fête solennelle dont nous donnons une légère idée.



FÊTE CÉLÉBRÉE A ROME

Le Dimanche 20 mai 1860

A L'OCCASION DE LA BÉATIFICATION DE BENOIT-JOSEP LABRE.

Voici le récit du *Journal de Rome* :

« Dimanche, 20 de ce mois, on a célébré, selon le désir du Saint-Père, dans la Basilique de Saint-Pierre, la fête du bienheureux Benoît-Joseph Labre.

« La Messe a été célébrée par Mgr Vitelschi, archevêque de Séleusie, chanoine du Vatican. On a exécuté la musique à deux chœurs du maestro Boroni.

« M. le marquis de Cadore, chargé des affaires de France, avec les attachés de l'ambassade et l'état-major de l'armée française conduit par le général de Goyon, ont assisté à la cérémonie destinée à célébrer au Vatican la gloire d'un serviteur de Dieu appelé à jeter un nouveau lustre sur la nation, fille aînée de l'Église. S. Exc. le duc de Grammont, ambassadeur, a eu le regret de ne pouvoir y assister, sa santé ne lui ayant pas permis.

« On remarquait à la cérémonie un grand nombre de personnages venus de France : Mgr Parisi, évêque d'Arras, au diocèse duquel se trouve aujourd'hui réuni celui de Boulogne, dans lequel est né le bienheureux Labre ; Mgr Haffreingue, fondateur de l'institution catholique de Boulogne, qui, plein de foi dans la Pro-

vidence, a déjà presque achevé la reconstruction de la cathédrale, détruite jusque dans ses fondements par la fureur révolutionnaire de 1793. Ce sanctuaire de la Vierge est visité par les fidèles de toute la France, et c'est là que Labre est allé en pèlerinage ; l'abbé Decroix, curé d'Amettes, patrie du serviteur de Dieu ; ce vénérable prêtre septuagénaire a voulu être témoin de cette grande fête pour la raconter à ses paroissiens ; Mgr Scott, camérier secret de S. S., curé-doyen d'Aire, dans le diocèse d'Arras ; le comte de Nédonchel ; M. Abot de Bazingham ; M. Gros de Boulogne, et d'autres personnages distingués par leur position sociale. Il y avait aussi trois neveux du Bienheureux ; l'abbé Flageolet, diacre ; le frère Fortuné, des écoles chrétiennes, la sœur Philomène, fille de Charité, fondatrice de la maison de son ordre à Smyrne, et l'abbé Dumetz, parent aussi du serviteur de Dieu, avec plusieurs autres ecclésiastiques du diocèse.

« Vers les six heures l'après-midi, le Saint-Père, accompagné du Sacré Collège et de sa noble antichambre, est venu dans la basilique pour vénérer le serviteur de Dieu que son autorité avait élevé à l'honneur des autels. Le postulateur, en offrant les présents d'habitude portés par les parents du Bienheureux, a rendu grâce à Sa Sainteté. Monseigneur l'Évêque d'Arras a ensuite adressé au Saint-Père un discours en latin, auquel il a répondu dans la même langue.

« Une foule immense emcombrait la basilique, où scintillaient plus de quatre mille bougies. Le soir l'église de Saint-Louis-des-Français, celle de la Ma-

done des Monts, et celle des Franciscains étaient illuminées. »

Rarement, dit un témoin oculaire, l'Église romaine déploya plus de pompe en pareille circonstance, et il est difficile de contempler un spectacle plus grandiose et plus touchant à la fois. On évalue à quarante mille le nombre des assistants, et on ajoute que les frais divers se sont élevés à plus de cent mille francs.

On lit une correspondance particulière :

« L'ambassade française, moins le duc de Grammont, empêché pour cause de santé, ayant à sa tête le marquis de Cadore ; l'état-major de l'armée française, conduit par le général de Goyon ; Mgr Parisis, Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint Omer ; Mgr de la Tour d'Auvergne, auditeur de Rote ; Mgr Haffreingue, protonotaire apostolique ; le curé d'Amettes, où le Saint est né ; trois neveux du Bienheureux ; enfin plusieurs habitants notables du Pas-de-Calais étaient venus dans l'Église Saint-Pierre assister au triomphe solennel de cet enfant de la France, protecteur de notre patrie auprès du Tout-Puissant et désormais proposé par l'Église à l'imitation, au culte et à l'invocation des fidèles, comme à leur admiration. Quelle leçon pour ces sages du monde tant épris de leur science profane et pour les amateurs des jouissances terrestres, que cette suprême élévation d'un pauvre, manquant de tout, ignoré de tous pendant sa vie, élévation à laquelle applaudit le monde catholique tout entier. »



FÊTES

CÉLÉBRÉES DANS LE DIOCÈSE

ARRAS.

I.

Dire ce qu'a été le premier jour de notre triduo en l'honneur du bienheureux Benoît-Joseph Labre, c'est impossible. Il y a des choses qu'il faut sentir pour les apprécier ; il faut avoir vu ce qui vient de se passer aujourd'hui pour s'en former une juste idée. Déjà nous avons été témoins de cérémonies magnifiques où semblait se réunir tout ce qu'un profond sentiment de foi dans les populations, joint aux plus belles manifestations du culte catholique, peut produire de plus touchant et de plus grandiose à la foi. Eh bien, nous le dirons, sans crainte de nous laisser aller à l'exagération, jamais nous n'avons eu sous les yeux un spectacle semblable à celui auquel nous venons d'assister ; jamais l'élan de la piété n'a été plus unanime ni plus chaleureux ; jamais mouvement religieux plus calme, plus consolant, plus admirable ; jamais foule plus compacte et plus empressée, et, néanmoins, plus respectueuse et plus édifiante. La ville tout entière emplissant la cathédrale et presque toutes les rues, laissant à peine place aux habitants des villages et des

villes accourus de tous les coins du diocèse pour apporter leurs hommages à l'humble enfant de l'Artois que l'Eglise permettait de placer sur ses autels.

La religion avait déployé toutes ses pompes ; elle y était représentée par un Membre éminent du Sacré Collège, par vingt-quatre Archevêques ou Evêques rassemblés de toutes les parties du monde comme pour offrir au Bienheureux le tribut d'amour de l'univers catholique, par plus de trois cents prêtres du diocèse et des diocèses voisins, par les Communautés religieuses et les pieuses associations laïques du pays. Aussi entendions-nous dire à nos cotés pendant la procession : « Le tableau le plus riche et le plus éloquent restera toujours au-dessous de la réalité »

La semaine avait été consacrée à la décoration de la Basilique, dont le chœur, les stalles, la chaire et les portails étaient ornés de tentures en velours rouge et d'écussons divers, représentant alternativement les armoiries de l'Evêque et du Chapitre. Un dais d'une grande richesse surmontait le maître-autel et recouvrait la belle châsse qui renferme la relique insigne, rapportée de Rome par Mgr Parisis ; de nombreux candelabres placés dans l'intérieur de ce dôme, suppléaient par le feu de milliers de bougies, à la lumière du jour, interceptée par les draperies onduleuses ; plusieurs centaines d'arbustes et de vases de fleurs ingénieusement rangés en amphitéâtre, donnaient au sanctuaire l'aspect d'un parterre délicieux. De l'aveu de tous, l'ornementation était d'une élégance et d'un goût exquis, qui surpassait ce que l'on avait vu de plus beau dans nos contrées pour de semblables fêtes.

A huit heures et demie, Mgr le Cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, officiait pontificalement devant les vingt-quatre Princes de l'Église, entourés de leurs vicaires généraux et du clergé du diocèse. Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen, monta en chaire à l'Évangile, et, après un exorde où il dit tout ce qu'il y avait de plus touchant et d'instructif dans une solennité si remarquable, dans ce contraste si frappant de tant de grandeur d'un côté et de tant d'abaissement volontaire de l'autre, il parla sur le culte des Saints, qu'il justifia par la tradition, par l'autorité de l'Église et par la raison elle-même. Sa Grandeur, douée d'une parole facile et d'un organe sonore, ne put cependant se faire entendre de tout le vaste auditoire qu'elle avait devant Elle. C'est d'autant plus regrettable, qu'Elle s'est livrée à des considérations du plus haut intérêt et à des mouvements d'une véritable éloquence.

La Messe en plaint-chant accompagné, exécutée par un chœur de deux cents voix presque toutes du grand et du petit Séminaire, est une nouvelle œuvre de M. Planque, chanoine titulaire, dont le talent est suffisamment connu pour que nous ne disions rien de cette composition, qui ne le cède en aucune façon à ses devancières. Nous savons que Nos Seigneurs les Evêques ont adressé de sincères félicitations à l'auteur, tant pour le mérite intrinsèque de cette création musicale que pour la manière heureuse dont elle a été rendue.

La procession sortait de la cathédrale à deux heures, aux détonations de boîtes placées dans le jardin des

Plantes. Des cavaliers d'honneur, composés des meilleures familles de la cité, ouvraient la marche ; puis venaient les groupes divers des corporations et des pensionnats, portant leurs saints Patrons et les principales Reliques que possèdent la ville et le diocèse d'Arras. On le comprend tout d'abord : la pensée aussi simple que féconde qui presidait à l'organisation de ce magnifique cortège, c'était de former de tous ces illustres serviteurs de Dieu, comme autant de trophées pour honorer le triomphe du Bienheureux.

En tête de ces groupes, les portefaix en blonse bleue chapeaux gris à larges bords et rubans blancs, portent la représentation de l'ancien Calvaire d'Arras, dont le souvenir est toujours si cher au cœur des habitants de la contrée ; ils sont suivis par la musique des Amateurs réunis de Saint-Pol.

Arrive la châsse de sainte Berthe, issue de la famille royale, dont les ossements, mêlés à ceux de ses saintes filles, reposent depuis mille ans dans l'Église de Blangy-sur-Ternoise et y reçoivent les hommages de toute la contrée, surtout au 4 juillet de chaque année, où la foule des pèlerins est de nos jours encore nombreuse et empressée comme aux plus beaux siècles de foi. Elle est portée par des ecclésiastiques et accompagnée par les élèves du pensionnat d'Hauteville.

La châsse de saint Druon, vénéré dans la petite église de Lépinoy, dépendante de la paroisse de Carvin, est portée par des bergers, dont il est le patron, parce qu'il garda les troupeaux pendant plusieurs années. La vie de pèlerin qu'il mena longtemps appelait

naturellement la présence de ses restes sacrés dans la fête de notre Bienheureux.

Les reliques de sainte Bertille, de Marceuil, étaient entourées de jeunes filles portant des oriflammes, sur lesquelles on lisait les Litanies de la Sainte-Vierge.

Venait après, la châsse de sainte Isbergue, fille de Pépin le Bref, escortée de jeunes personnes de la ville d'Aire, vêtues de robes de moire de soie blanche et de voiles à étoiles d'or. Mgr Scott, doyen d'Aire et camérier du Pape, présidait ce groupe avec le curé de Sainte-Isbergue.

Les châsses de saint Erkembode, de saint Bertin et de saint Omer, apportées par M. Duriez, grand doyen étaient suivies par les corps de métier en costume, portant le buste et les reliques de leurs Patrons, ainsi que les symboles et les instruments de leur profession, les peintres, les menuisiers, les cordonniers, les ferronniers, les jardiniers d'Achicourt, etc. ; par les élèves des institutions des Sourds-Muets et de Jeunes-Aveugles, dirigées par les Sœurs de la Charité.

On voyait ensuite les Sœurs de la Sainte-Famille, les Franciscaines, dites Chariottes, les Sœurs de la Providence, les Augustines ; plus loin, des Capucins, les Frères des Écoles Chrétiennes et les Frères de Marie ; les châsses de saint Vindicien, de saint Ranulphe, de saint Hanulphe, de saint Vaast, le rochet de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, et le chef de saint Jacques, apôtre, derrière lequel marchaient douze prêtres en manteaux rouges figurant les douze Apôtres dont ils tenaient en main les insignes.

Les jeunes élèves des pensionnats des Dames du

Saint-Sacrement et des Dames Ursulines avaient un costume d'une grande simplicité, sans doute, mais d'un goût et d'une élégance incomparables. Les premières portaient et escortaient la statue de la sainte Vierge, telle qu'elle apparut dans la cathédrale d'Arras en 1105, au moment où elle donna ce cierge miraculeux, dont quelques parcelles détrempées dans l'eau guérissaient infailliblement tous ceux qui étaient atteints de la cruelle maladie *des Ardents*; les secondes avaient à leur tête une bannière de la très-sainte Vierge et soutenaient une flèche gothique représentant celle de la célèbre chapelle de *Notre-Dame des Ardents* située autrefois sur la Petite-Place, dont la base était l'étui d'argent du treizième siècle, objet d'art admirable nouvellement restauré et qui contient encore quelques parties de la sainte Chandelle. On sait que les Dames Ursulines ont le projet de reproduire cette belle flèche au-dessus de la tour de l'église qu'elles font construire en ce moment.

Après la députation de Lille, marchant sous la bannière de Notre-Dame de la Treille, les Dames des Eglises Pauvres et des Pauvres-Malades, les membres de la Société de Saint-Vincent de Paul, le Clergé du diocèse, les Chanoines étrangers, le Chapitre de la Cathédrale, précédaient Mgr l'Evêque d'Arras.

La musique de Bapaume, la musique du Collège d'Arras, la musique des Frères de Saint-Omer, la musique Municipale et celles du 48^e de ligne, du 17^e bataillon de Chasseurs à pied et du 3^e régiment du Génie étaient placées à divers endroits du cortège, et al-

ernaient avec un chœur de plus de deux cents chanteurs dirigés par MM. Planque et Duhaupas.

Nous arrivons au cortège spécial du Bienheureux : d'abord sa bannière, puis les Orphelines de Sainte-Agnès, les Vieillards, les Orphelins de M. l'abbé Haluin, c'est-à-dire, les pauvres qu'il avait tant aimés et dont il avait été volontairement le plus nécessaire ; enfin, sa statue, placée dans un nuage, environnée d'anges et couronnée par la main de la Vierge Immaculée, derrière laquelle se voyait l'archange saint Michel terrassant le démon, image fidèle des victoires remportées par le Bienheureux sur le monde, sur l'enfer et sur lui-même. Cette statue, d'une pose statique et d'une expression toute céleste, est l'œuvre de MM. Duthoit, d'Amiens, et le monument qui la porte celle de M. l'abbé Dumont, curé doyen d'Albert (Somme).

A la suite de ce char de triomphe marchaient les parents du Bienheureux, plusieurs membres du tiers-ordre de Saint-François, auquel il était agrégé, le Père gardien de la maison des RR. PP. Capucins de Paris, M. le curé d'Amettes et quelques amis de la famille avec Mgr Haffreingue.

Enfin on apercevait Nos Seigneurs les Evêques dans l'ordre suivant : Nos Seigneurs de Saint-Claude, d'Amiens, de Nîmes, du Mans, de Quimper, de Liège, de Chartres, de Langres, d'Angoulême, de Poitiers, de Saint-Dié, de Bruges, de Laval, de Metz, de Beauvais, de Gand ; Mgr Clifford, évêque Irlandais ; Mgr Quinn, évêque de Brisband (en Arménie) ; Nos Seigneurs les Archevêques de Rouen, de Santiago (en

Amérique), de Tyr (in partibus), de Sens, de Cambrai, et son Éminence le Cardinal-Archevêque de Besançon.

Le cortège se déploya sur une étendue de plus d'un kilomètre et demi dans un ordre et un recueillement admirables. Partout sur son passage les rues étaient jonchées de fleurs et toutes les maisons pavoisées ; de distance en distance des dômes élégamment suspendus dans les airs, formaient en s'abaissant vers la terre comme autant d'arc de triomphe, ou dans certains quartiers, comme un agréable berceau. Nous ne voulons pas faire remarquer l'éclat, la beauté et la richesse de quelques décorations, car tout le monde avait rivalisé de goût et de zèle pour prouver à l'humble fils du laboureur la vénération et l'amour de ses concitoyens.

Le moment où les Évêques, la mître en tête et la crosse à la main, parurent sur le palier du vaste escalier de Saint-Vaast, offrit quelque chose de vraiment saisissant. Une foule immense les environnait, étagée, pour ainsi dire, sur les quarante-huit marches de cette montée ; au bas, le sol était littéralement couvert de monde, les fenêtres du rez de chaussées et de tous les étages, les toits eux-mêmes, tout était rempli des flots d'un peuple le front rayonnant de joie. Nous n'essayerons pas de décrire cette scène émouvante, pas plus que celle, où, réunis sur la Grand'Place, au centre de tout le cortège, les vingt-cinq Évêques donnèrent, avec les chants ordinaires, la bénédiction solennelle à la foule recueillie et agenouillée. Il y avait dans ces deux circonstances quelque chose de

dramatique et de touchant qui n'appartient qu'à la Religion.

La procession rentra dans la Cathédrale vers six heures, au milieu d'une foule toujours également compacte et calme, favorisée par le beau temps, malgré la menace de pluie de la matinée, recueillant sur son passage le respect de tous, rencontrant partout des visages ouverts, heureux et sympathiques. Le chemin de fer et les voitures de toutes les routes avaient jeté dans la ville un nombre d'étrangers que l'on porte à plus de quarante mille, et néanmoins l'ordre le plus parfait, le recueillement même le plus profond n'ont pas cessé de régner un seul instant. Aussi, on le voyait, cette foule immense était mue par un autre sentiment que celui de la curiosité ; la foi et la piété se faisaient jour au milieu des groupes les plus pressés, et de tous les côtés à la fois des prières ferventes montaient vers le nouveau défenseur des intérêts spirituels de la contrée. Nos Seigneurs les Évêques, nous le savons, ont été vivement émotionnés à la vue du respectueux empressement avec lequel tout ce peuple recevait leur bénédiction épiscopale, et ceux qui habitent les pays les plus religieux ont avoué qu'ils avaient eu bien rarement sous les yeux un si consolant spectacle.

Nous aimons à féliciter les organisateurs de ce magnifique triomphe, et surtout à remercier Mgr Parisi d'en avoir conçu la pensée et de l'avoir si heureusement réalisée, malgré les obstacles de toutes sortes qu'on lui opposa. Son cœur de pasteur et de père a

dû surabonder de joie à la vue de ce que nous osons appeler la merveille de la Foi chrétienne.

II.

Le deuxième jour de la fête n'a pas eu, sans-doute, l'éclat du premier, puisqu'il n'y avait plus de procession et que tous les offices de l'Église se faisaient dans l'intérieur de la Cathédrale; néanmoins, il n'a pas manqué d'intérêt, et il restera dans nos pensées comme une nouvelle gloire pour le Bienheureux et une nouvelle consolation pour la Religion.

Disons avant tout que les pompes religieuses du dimanche et l'animation remarquée dans les rues et les places publiques de la ville étaient l'objet de toutes les conversations. On se montrait unanime à louer le bon esprit dont était animée cette foule immense, accourue de tous les points de la France et de la Belgique, si contenue dans sa curiosité qu'elle se rangeait partout d'elle-même et formait la haie du long cortège, dont elle devenait par cette admirable conduite un des plus beaux ornements; si respectueuse qu'elle se découvrait à l'approche des Évêques et recevait avec des marques non équivoques de satisfaction, souvent à genoux ou du moins profondément inclinée, leur bénédiction épiscopale; si recueillie et si silencieuse, qu'on n'avait jamais vu de piété plus naïve, même dans les processions où le Saint-Sacrement est porté.

Chacun avait à raconter certains épisodes de la journée, qui ne manquaient pas d'intérêt. Sur le parcours du cortège, les fenêtres avaient été louées un

prix fabuleux, un seul balcon avait rapporté trois cents francs à son propriétaire; les maisons particulières regorgeaient d'étrangers; les hôtels refusaient les voyageurs par défaut de place; les salles à manger ne suffisaient pas dans la plupart d'entre eux, il fallait faire des tentes et manger en plein air; le soir plusieurs centaines de pèlerins se plaignaient vainement de l'administratif du chemin de fer, qui n'avait pas assez de wagons pour les reconduire dans leur foyer; l'octroi de la ville avait fait des bénéfices énormes pendant la semaine, etc. Après cela, disait l'un, pourquoi cette fête a-t-elle pu rencontrer de la froideur et même de l'hostilité chez quelques hommes de bon sens? comment expliquer cette attitude maussade? Ces démonstrations religieuses n'ont-elles pas un beau côté, considérées au point de vue matériel? Si elles font ressortir les sentiments de foi dont le peuple est encore rempli, malgré les efforts de la mauvaise presse et de la philosophie incrédule, ne contribuent-elles pas à consoler le petit commerce? ne remplissent-elles pas la caisse municipale comme la bourse des particuliers? Elles sont donc un bienfait sous le rapport des intérêts humains, en même temps qu'elles nourrissent la piété et font la gloire de la Religion. Vous demandez des miracles au Bienheureux, disait l'autre, mais cette solennité n'est-elle pas elle-même un miracle des plus beaux, des plus touchants et des plus inattendus? Car enfin, expliquez, si vous le pouvez, comment cinquante mille hommes accourent de tous les coins du globe pour assister au triomphe d'un pauvre; comment vingt-quatre Évêques quittent leur diocèse et répon-

dent à l'appel fait par leur confrère dans l'épiscopat ; expliquez cet élan de la population si spontanée et si unanime, cet enthousiasme que rien n'a provoqué, qu'on voulait empêcher au contraire par une abstention dédaigneuse, par des bruits tels que ceux-ci : « Il n'y aura pas de procession, — les Évêques n'auront pas la faculté de se réunir, — Il y aura du trouble et par suite des dangers ; » bruits colportés jusque dans un rayon de plus de vingt lieues, où l'on espérait jeter l'hésitation et le découragement ; expliquez comment ces flots d'un peuple, qui sillonne la ville en tous sens, encombre non-seulement les abords de la basilique, mais les rues par lesquelles doit passer le cortège, demeure calme, silencieux, recueilli, pénétré de l'on ne sait quel sentiment, courbé sous la puissance d'un prestige indéfinissable, dont il ignore lui même la source, prestige qui lui tient lieu de la force militaire et de la police, qui saisit tous les spectateurs sans distinction jusqu'aux agents de l'autorité elle-même, jusqu'aux braves soldats qui assistent à ce beau spectacle en amateurs chrétiens ? Oh ! si dans ce fait inouï, incroyable pour qui ne l'a pas sous les yeux, il n'y a pas de miracle, où en trouvera-t-on ?.. Rien de plus curieux que ces récits piquants et vraiment pittoresques, assaisonnés de traits malins à l'adresse de certaines personnes très-rares, du reste, car ce sera un des caractères de cette magnifique démonstration d'avoir réuni la population entière de notre contrée dans une même pensée de vénération et d'amour pour le glorieux enfant d'Amettes.

La messe solennelle du lundi a été célébrée par

Mgr l'archevêque de Cambrai, métropolitain, en présence de tous les Prélats, à l'exception de Mgr le Cardinal Mathieu et de Mgr l'Évêque d'Amiens, rappelés par des affaires urgentes ; la Cathédrale était comble, comme la veille, mais le recueillement plus grand encore. Les Orphéonistes ont exécuté une messe en musique, composée par M. Duhaupas, organiste de la Basilique, connu déjà par des œuvres qui lui ont mérité les félicitations des personnes les plus compétentes. On a remarqué principalement le *Kyrie* et plusieurs passages du *Credo*. L'exécution n'a rien laissé à désirer : les Orphéonistes d'Arras ont fait leurs preuves, et il serait superflu de les louer, puisque chacun de leurs essais devient un triomphe nouveau.

Mgr Plantier, évêque de Nîmes, occupait la chaire évangélique, immédiatement après le chant des vêpres. Sa grandeur s'est depuis longtemps déjà révélée comme écrivain ; on avait aussi conservé le souvenir de ces belles conférences à Notre-Dame de Paris ; on attendait donc beaucoup. L'attente a été dépassée, et, nous le dirons sans détour, nous avons rarement entendu un discours qui nous ait plus vivement impressionné. Nous essayerions vainement d'en donner une idée, car nous ne pourrions peindre cette douce véhémence, cette chaleur pénétrante, cette animation du geste et de la parole, qui correspondaient si bien à la vivacité de la pensée et à tout ce qu'elle avait de saisissant pour l'immense auditoire, où nous avons surpris plusieurs fois un mouvement d'étonnement et d'approbation semblable à un léger frémissement, tant l'orateur était attachant, incisif et sympathique à la fois.

C'est assurément un des plus beaux panégyriques *du détachement de soi-même*, personnifié dans le Bienheureux Benoît-Joseph Labre. Monseigneur de Nîmes fit ressortir admirablement la noblesse de cet héroïque détachement, en montrant qu'il est glorieux : 1° aux yeux de la religion, parce qu'il est une large participation à la sainte folie de la Croix ; 2° sous le rapport de la morale, parce qu'il est le principe des plus sublimes vertus ; 3° au point de vue de la société, parce qu'il est le bouclier seul capable d'émousser les traits de toutes les passions humaines qui en font le malheur. Dans le développement successif de ces trois considérations, et surtout de la dernière, où l'Écriture sainte, la philosophie et l'histoire apportaient chacune leur tribut, la parole de l'orateur était vive, brillante, imagée, constamment pure, simple et sublime. Il nous a paru difficile de porter plus loin l'éloquence de la chaire. Aussi, la foule qui remplissait les vastes nefs et le chœur de la cathédrale était silencieuse, attentive et comme suspendue aux lèvres brûlantes de l'homme de Dieu, malgré le défaut d'espace et l'excessive chaleur dont elle avait à souffrir.

Pendant toute la journée, on voyait encore dans plusieurs rues les décorations, les drapeaux, les oriflammes et les images du Bienheureux dont le nom se rouvrait dans toutes les bouches et dont les reliques, n de hors des heures d'office, étaient visitées par un peuple avide de leur offrir le tribut de ses respectueux hommages et de sa filiale confiance.

Vers six heures du soir, Nos Seigneurs les Évêques furent solennellement reçus au Petit-Séminaire, où ils

assistèrent à la représentation d'un drame intitulé *le Martyre de saint Agapit*, dont les entr'actes étaient remplis par des morceaux de musique dus à M. Planque, chanoine titulaire, qui en dirigeait l'exécution. Cette soirée dramatique et musicale mérita les applaudissements de la vénérable assemblée.

MM. les Orphéonistes se sont gracieusement prêtée à faire entendre quelques morceaux d'harmonies dans l'intérieur du Palais épiscopal devant les augustes Prélats, qui rendirent un éclatant hommage à leur talent vraiment remarquable.

Qu'on nous permette de terminer l'histoire de cette deuxième journée du triduo par le récit d'une petite scène qui n'est pas dépourvue d'une certaine importance pour apprécier la situation des esprits. Je me trouvais hier matin, disait avec animation une personne inconnue de nous, dans un magasin de la ville, où vint par hasard un monsieur qui, voyant la pluie tomber avec assez d'abondance, annonçait d'un ton railleur que le Ciel voulait sans doute *laver le Bienheureux Labre, qui ne s'était pas souvent lavé pendant les dernières années de sa vie*. Le Ciel, continuait-elle, entendit cette parole et vengea le Saint immédiatement, car le soleil sortit des nuages à l'instant même, et l'après-midi fut des plus belles. Aujourd'hui, au contraire, poursuivait-elle, un bal devait avoir lieu dans les allées des promenades, à l'heure de la prédication, comme pour disputer le public au Bienheureux ; et voilà qu'un affreux orage tombe sur la ville, s'éloigne et revient plusieurs fois, laissant jaillir les éclairs, la foudre, la grêle et une pluie tor-

rentielle, qui se prolonge de manière à rendre impossible toute réunion en plein air. Je ne crie pas au miracle, ajoutait-elle, mais il faut avouer toutefois que la Providence sembla vouloir se moquer du mauvais plaisant, en faisant servir tous les éléments au triomphe de son Élu.

III.

Nous voici au troisième jour de nos fêtes ; la ville n'avait rien perdu du mouvement qu'on y remarquait les deux jours précédents ; les portes de la Cathédrale étaient toujours assiégées, les rues sillonnées par une foule d'habitants et d'étrangers dont les entretiens roulaient uniquement sur le spectacle imposant qu'ils avaient sous les yeux, à l'occasion de l'Exaltation du Bienheureux. Cet homme, disait on, qui voulait passer inaperçu sur la terre qui s'était ingénié à s'environner d'humiliation et de mépris, devient l'objet de l'attention, du respect et de l'admiration, non-seulement de la ville et de la contrée, mais de la France entière, dont tous les départements semblent s'être donné rendez-vous à Arras.

En effet, si les pèlerins du dimanche étaient retournés chez eux en partie, un nombre considérable pourtant avait voulu voir la fin d'une solennité *qu'on ne voit qu'une fois dans sa vie*, comme on l'entendait répéter de toutes parts. D'un autre côté, des pèlerins nouveaux venaient d'arriver en foule, parmi lesquels plus de quatre cents ecclésiastiques, qui n'avaient pu quitter leur paroisse plus tôt, à cause des offices du dimanche.

La Messe pontificale fut célébrée par Mgr l'Archevêque de Sens, avec la même pompe que les deux jours précédents, toujours devant l'auguste Sénat de l'Église, qui n'avait perdu aucun de ses membres depuis la veille, et l'assemblée des fidèles non moins nombreuse et non moins recueillie.

La Messe en plaint-chant avec accompagnement, dite du *Saint-Sacrement du Miracle*, parce que M. l'abbé Planque la composa pour en célébrer à Douai la fête séculaire, fut exécutée par le même chœur des deux cents chanteurs dont nous avons parlé, avec un entrain, un ensemble et une accentuation véritablement remarquables. Plusieurs personnes, sous le charme de cette belle exécution, donnaient la préférence à cette œuvre musicale sur la Messe de dimanche dernier. Nous ne sommes pas compétent pour prononcer dans un pareil débat ; nous dirons seulement que cette supériorité dans l'harmonie des voix, qui contribuent si puissamment à faire ressortir les beautés d'une composition de ce genre, s'explique peut-être par l'expérience des exécutants, qui, déjà bien des fois ont chanté la Messe d'aujourd'hui, tandis qu'ils chantaient pour la première fois celle du dimanche, et peut-être encore par la connaissance qu'en avaient les auditeurs eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit du mérite relatif de ces deux œuvres, elles ont été beaucoup goûtées par Nos Seigneurs les Évêques, et quelques-uns d'entre eux se montrent disposés à introduire dans leur diocèse la méthode de chant et d'accompagnement dont ils purent apprécier

les résultats pour la majesté des cérémonies saintes et pour l'entretien de la piété dans les fidèles.

Mgr de Poitiers avait reçu la mission de prononcer le Panégyrique du Bienheureux ; le programme l'avait annoncé, et la réputation du jeune Évêque suffisait pour provoquer une affluence nouvelle au pied de la chaire évangélique.

Il nous semble encore être sous le prestige de cette parole éloquente, retentissant dans toutes les parties du vaste édifice, dominant un auditoire immense, célébrant les gloires de l'humble Benoît, et les desseins providentiels de Dieu dans le fait de sa suprême élévation.

Dans la première partie du discours, quel tableau vif et touchant de la vie du Bienheureux ! Comme l'orateur s'animait par degrés, comme il grandissait son modeste héros, comme il l'élevait jusqu'au rang des plus généreux Confesseurs et des plus héroïques Martyrs de la pauvreté, de la mortification et de la pénitence chrétienne ! Sous ces traits de feu, qu'il était beau, ce pauvre villageois ! Qu'il était grand dans son mépris de lui-même, dans son dédain pour toutes les choses d'ici-bas ; qu'il était sublime, qu'il était divin dans ses transports d'amour, dans ses saints ravissements, où déjà on pouvait contempler en lui comme un reflet de la gloire céleste, et, si on osait le dire, comme un rayonnement de la divinité, qui perçait à travers les haillons dont son corps était couvert ! Il y eut alors un moment où l'auditoire, enlevé par la puissante parole de l'Évêque, aurait éclaté en applaudissements chaleureux s'il n'avait été retenu par le respect du saint Lieu.

La seconde partie du discours, dont le but était montrer la sagesse divine dans l'exaltation du Pauvre de J.-C., n'a pas moins excité l'intérêt des auditeurs par la réfutation de ce naturalisme philosophique qui voudrait se substituer à l'Évangile ; par la condamnation de cet amour du bien-être d'où naissent, avec l'abaissement des caractères, les passions les plus dégradantes et les plus dissolvantes à la fois, enfin par la réponse aux objections les plus habituelles contre le genre de vie extraordinaire du Bienheureux. Ce discours est un beau monument élevé à la gloire de notre saint compatriote et l'apologie complète de ses vertus. On ne pouvait couronner plus dignement ces admirables fêtes religieuses.

L'enthousiasme ne finit pas avec l'office solennel. La foule, dont les mouvements comprimés ressemblent au flux et reflux de la mer, s'éloigne à regret du temple où sont déposés les restes vénérés de Benoît-Joseph et au pied de sa statue, image vivante de lui-même. Les scènes les plus émouvantes se renouvellent sans interruption. Des groupes, composés de toutes les classes de la société, stationnent devant elle dans une attitude de profonde méditation ; ils lui adressent leurs vœux, la couvrent de leurs baisers, y font toucher des chapelets, des médailles, et jusqu'à leurs vêtements. Peut-être n'y a-t-il eu rien de plus touchant ni de plus consolant pour les cœurs chrétiens, dans ces jours si beaux, que cette naïve expression de la foi et de la confiance de tout un peuple.

On ne saurait compter le nombre des médailles, des images et des Vies du Bienheureux, qui furent enle-

vées pendant ces trois jours. Les magasins, d'ailleurs bien fournis, ne purent suffire à l'avidité des acheteurs. Nous savons qu'un éditeur de sa Vie en a vendu plus de seize mille exemplaires.

Ces faits n'ont besoin de commentaires d'aucune sorte ; ils portent avec eux un enseignement irréfutable, et prouvent combien ils ignoraient les sentiments de nos populations ceux qui proclamaient peu sympathiques les fêtes préparées en l'honneur du Saint d'Amettes. C'est bien ici que l'on peut répéter cette parole de l'Esprit-Saint : « Ces hommes se disaient sages, et ils étaient atteints de folie, » car peu d'événements laisseront dans les annales de l'histoire locale des souvenirs à la fois plus touchants et plus glorieux.

Telles furent les solennités dont la ville d'Arras a été témoin, et auxquelles elle a pris la part la plus large et la plus active. Nous croyons pouvoir dire, sans crainte d'être démenti, que nous en avons affaibli l'éclat par notre courte et pâle narration ; aussi nous empressons-nous de suppléer à notre insuffisance, en donnant en grande partie la Lettre pastorale si touchante publiée à cette occasion par notre vénérable Evêque, et quelques passages des journaux étrangers au département : ce sera le moyen de montrer l'unanimité du jugement porté sur nos pieuses démonstrations.

« N. T. C. F., dit Monseigneur, vous avez été plusieurs fois les confidents de nos sollicitudes, et vous vous y êtes toujours associés avec un empressement et une générosité que nous ne saurions trop reconnaître. Tout récemment encore, vous avez connu nos

peines et vous les avez partagées avec une pieuse et filiale sympathie. Il est donc bien juste qu'aujourd'hui nous vous fassions part des consolations vraiment ineffables qui viennent d'inonder notre cœur.

« Vous y avez particulièrement droit, chers habitants d'Arras, puisqu'après Dieu et vos excellents prêtres, c'est vous qui nous les avez procurées.

« On nous avait dît que les rues de la cité resteraient sans parures ou que la nudité de nombreuses maisons protesterait contre un genre de vertu que nos mœurs actuelles désavouent, et voilà qu'au contraire tous les habitants s'étaient merveilleusement entendus pour que la continuité des mêmes ornements déployés dans chaque rue démontrât le plus parfait accord, tandis que leur diversité dans les quartiers divers révélerait une sainte émulation.

« Aussi que de charmes dans cette diversité ! Tantôt de longues draperies serpentant sur la façade des demeures et les réunissant comme une seule habitation de frères, tantôt de gracieuses guirlandes se jouant au-dessus des têtes et reliant les deux côtés du passage comme pour indiquer encore l'union dans un autre sens.

« Ici c'étaient des dômes transparents et presque vaporeux qu'un souffle léger balançait mollement et semblait seul soutenir ; là c'étaient des tentures princières et des voûtes majestueuses de pourpre et d'or.

« Partout, sur notre passage, depuis le pavé jonché de verdure jusqu'aux plus hautes fenêtres pavoisées au chiffre du Bienheureux, la ville avait revêtu un

grand air de fête que nul ne pouvait plus ni voiler ni méconnaître.

« Soyez donc bénis, ô nos chers Fidèles d'Arras, pour ce concours si unanime, si intelligent et si pieux que vous avez prêté en cette circonstance unique dans vos plus belles annales. Mais qu'il soient bénis aussi tous ceux qui ont contribué à la beauté du cortège !

« Cette brillante Garde d'honneur si spontanément formée et si utilement dirigée en tête de la marche ; toutes ces corporations ouvrières portant avec une gravité si simple et si ferme la châsse de leur patron, habillement décorée par leurs soins, et les instruments de leur travail qu'ils consacraient ainsi publiquement à Dieu. Oh ! quel intéressant spectacle et quel sujet d'édification ils ont offerts ! Comme le soir ils ont dû rentrer heureux au sein de leurs familles, grandis et sanctifiés par cette haute profession de foi !

« Qu'elles reçoivent aussi nos félicitations particulières, les paroisses qui ont envoyé de loin leurs Reliques et le cortège spécial qui devait les entourer. Blangy, Hauteville, Carvin, Marœuil, Sainte-Isbergue, Aire-sur-Lys, Saint-Omer, nous voudrions pouvoir d'écrire ici toutes vos splendeurs, depuis les habits pittoresques des bergers de saint Druon jusqu'aux longs vêtements des vierges qui formaient la couronne de sainte Isbergue. Ah ! vous aurez une place marquée dans les récits de cette grande fête, mais vous en aurez une aussi dans les bénédictions divines qu'elle doit attirer sur nos contrées. Oh !

non, tant de fatigues volontaires, tant de dépenses onéreuses ne seront pas perdues pour celui qui ne laisse rien sans récompense.

« Que dire maintenant des honneurs rendus aux Reliques insignes qui sont, avec celle de notre Bienheureux Labre, le trésor principal de notre glorieuse Basilique ? Comment d'écrire tous ces chants religieux, toutes ces musiques retentissantes se succédant pendant la marche, et de loin se croisant dans les airs ! Comment représenter tous ces emblèmes, tous ces trophées, tous ces monuments, tous ces costumes si pleins d'enseignements et de souvenirs !

« Il ne nous appartient pas, N. T. C. F., de dire, ni si ce vaste ensemble avait quelque harmonie dans sa variété continuelle, ni si ces trois mille personnes organisées en groupe, ont marché constamment avec ordre et convenance ; d'autres ont bien voulu le remarquer. Mais ce que nous nous plaisons à proclamer très-haut, c'est d'abord que si ce bel ordre est dû à une intelligente et active direction, il est dû beaucoup à la douce et religieuse docilité de tous ceux qu'il y avait à conduire ; c'est ensuite, que si nous avons trouvé tout près de nous des ressources précieuses pour tant d'ornements divers, nous en avons trouvé surtout dans le zèle des maisons d'éducation et des communautés religieuses de la ville. C'est de là que nous est venu ce qu'il y avait de plus délicat, de plus élégant et de plus riche. Oh ! que ne pouvons-nous ici encore décrire, et ces travaux délicieux où l'art inspiré par la foi semblait

avoir épuisé ses prodiges, et ces parures éblouissantes que dans leur angélique et grave modestie, paraissaient oublier les pieuses enfants qui les portaient.

« Mais, il faut bien le reconnaître, N. T. C. F., le plus grand, le plus beau, le plus riche ornement de cette pompe chrétienne, c'est la présence des vénérables et nombreux prélats qui la présidaient et la terminaient.

Quel éclat saisissant ! quelle puissance morale ! quelle incomparable majesté que ces vingt-quatre Evêques, marchant l'un après l'autre, entourés de leurs assistants et portant les insignes de leur dignité. Aussi comme la foule déjà si respectueuse se recueillait encore à leur approche ! comme elle s'agenouillait ou s'inclinait profondément sous leurs mains bénissantes, et comme toute la ville se sentait fière de posséder de tels hôtes ! Oh ! nous sommes bien sûr, N. T. C. F., que tous avec nous vous demeurez profondément reconnaissants du souverain honneur que ces illustres Prélats ont daigné nous faire ; que vous conserverez précieusement le souvenir des grands exemples qu'ils nous ont donnés et des sublimes enseignements que plusieurs d'entre eux ont daigné nous faire entendre ; enfin que vous prierez Dieu de les récompenser du bonheur qu'ils sont venus nous apporter.

« Pour nous, N. T. C. F., ce bonheur a été tel que nous ne saurions l'exprimer et que notre vie entière sera trop courte pour en rendre toutes nos actions de grâces à l'Auteur de tout bien. »

Venons aux journaux. Voici d'abord le *Mémorial d'Amiens* ; « Depuis longtemps, dit M. Charles Salmon, un de ses rédacteurs, présent à la fête, la ville et le diocèse d'Arras se préparaient à célébrer dignement la béatification d'un des plus illustres enfants de l'Artois, Benoît-Joseph Labre, né à Amettes, ancien diocèse de Boulogne. Les 15, 16 et 17 juillet avaient été choisis pour célébrer la gloire de celui qui, pour avoir méprisé toutes les richesses et tous les biens de ce monde, resplendit aujourd'hui par-dessus toutes les grandeurs de la terre.

« Dès le 14, Arras avait revêtu un air de fête ; la vieille cité artésienne commençait à se parer comme une reine, lors des grands jours ; chaque train du chemin de fer amenait dans ses murs des Prélats, des Évêques, des pèlerins, venus des deux hémisphères honorer l'humble Benoît-Joseph ; les rues commençaient à se pavaiser, les maisons se couvraient de tentures annonçant la solennité du lendemain .. Le dimanche 15, dès le matin, la foule des fidèles assiégeait les portes de la Basilique de Saint-Vaast, splendidement décorée pour la cérémonie... » Suit le tableau de ces décorations grandioses et du cortège ; puis l'auteur ajoute en terminant : « Telle fut la première journée des fêtes par lesquelles le diocèse d'Arras a témoigné sa foi et sa piété. Incomparable manifestation catholique, elle a vivement ému tous ceux qui ont eu le bonheur de la contempler et son souvenir dans leurs âmes y sera impérissable. »

Donnons maintenant quelques lignes tirées de l'*Émancipateur de Cambrai* : « Lorsque nous avons quitté

la gare du chemin de fer pour entrer en ville, nous l'avons trouvée toute pavoisée d'étendards bleus et blanc aux chiffres B. L. (Benoît Labre). Une pluie battante se chargeait de l'arrosage des rues, sans déconcerter les promeneurs qui, dans leur foi naïve justifiée d'ailleurs par l'événement, se disaient entre eux : Benoît Labre fait bien les choses : il commence par abattre la poussière et il réserve le soleil pour l'heure où son cortège sortira.... La foule s'est montrée d'autant plus respectueuse qu'il n'y avait rien là pour la comprimer. Elle-même formait la haie, et par son attitude recueillie et rayonnante elle semblait appliquer à un prince du ciel ces mots heureux d'un prince de la terre : « Entre mon peuple et moi point de hallebardes ! » Nous n'avons plus qu'une réflexion à ajouter cette trop longue et cependant trop incomplète description : jamais grand homme de l'antiquité payenne a-t-il reçu des hommages comparables à ceux que la Religion décerne à ses héros ? »

Nous ne voulons extraire qu'une phrase de la *Semaine du Vermandois*, dont le directeur assistait à nos fêtes religieuses : « C'est, dit-il lui-même, c'est de la ville d'Arras, de la ville triomphale du Bienheureux que je vous écris ces lignes. Le récit des fêtes qu'on vient d'y célébrer demanderait un livre, qui se fera, qui se fait sans doute. »

Depuis ces démonstrations religieuses dont le souvenir est impérissable, on voit constamment au pied de l'autel où sont placées les Reliques du Bienheureux et devant sa statue, une foule empressée, dont

l'attitude exprime la vénération, l'amour et la confiance.

Lorsqu'on annonce une Messe ou un salut en son honneur, on accourt de toutes les paroisses de la ville, et la vaste nef de la cathédrale se remplit comme par enchantement.

Le jour anniversaire de sa mort et les huit jours suivants, où toutes les Messes se célébraient à son autel, où chaque soir on chantait un salut solennel, donnèrent un nouvel élan à la piété et montrèrent que la dévotion des fidèles, conservée dans toute sa force, saisissait toutes les occasions où elle pouvait se produire

Les populations voisines d'Arras ne restent pas étrangères à ce pieux mouvement. Il est rare de passer devant la chapelle du Bienheureux, sans y apercevoir quelques fidèles de la campagne, pieusement prosternés et offrant au Saint des témoignages irrécusables de leurs sentiments de profond respect et de leur confiance sans bornes.

On parle de nombreuses faveurs spirituelles reçues par son invocation. Nous entendions dernièrement encore une épouse dire de son mari : « Il a été si touché de la majesté des fêtes du Bienheureux, qu'il est revenu sincèrement au Dieu qu'il avait depuis longtemps oublié. Il entrait rarement l'église, et maintenant il assiste presque chaque jour à la Messe et fait de temps en temps la sainte Communion. Quelle consolation pour moi et pour ma famille ! »

AMETTES.

IV.

Sans avoir eu, comme on le comprend facilement, la splendeur des démonstrations religieuses d'Arras, que nous venons de raconter, la fête du Bienheureux Benoît-Joseph Labre, à Amettes, laissera néanmoins dans la contrée de profonds souvenirs et contribuera pour sa part à glorifier l'humble serviteur de Dieu.

Malgré la pluie battante de la matinée, la foule arrivait nombreuse de tous les villages voisins, de Lillers, d'Aire, de St-Pol, de St-Omer, de Béthune et des localités plus éloignées ; des équipages brillants et beaucoup de personnes haut placées dans la société se trouvaient au milieu du peuple, au moment où commença la messe célébrée par Mgr Scott, camérier du Souverain Pontife, curé-doyen d'Aire, et chantée par les élèves du collège Sainte-Marie de la même ville et auxquels s'étaient réunis ceux du pensionnat de Dohem.

M. l'Abbé Decroix, le vénérable curé d'Amettes, y parut avec les insignes de chanoine de la cathédrale d'Arras ; sa promotion, qui datait de la veille, causa une agréable surprise à toute l'assemblée, dont les sympathies lui étaient acquises pour le zèle qu'il avait déployé dans la cause de la béatification de son saint compatriote. Tout le monde la regardait comme une récompense méritée et s'empressait d'applaudir à l'heureuse pensée qu'avait eue Mgr Parisi de la faire

coïncider avec l'ouverture de cette belle solennité dont M. Decroix était l'organisateur et l'âme à la fois.

La relique insigne, que l'on sait être la Rotule du genou du Bienheureux, avait été déposée d'abord à Ferfay, et c'est là qu'on devait aller la chercher processionnellement pour la placer dans l'église d'Amettes, si le temps n'était venu déranger les projets primitifs. Le cortège, composé de plus de deux cents prêtres, venus de toutes les parties du diocèse, et de diocèses étrangers, se mit en marche vers deux heures, présidé par Mgr Scott, près duquel on voyait le R. P. Virili, l'infatigable postulateur de la cause de la béatification, le R. P. Desnoyers, auteur de l'excellente Vie de Benoît Labre, les parents du Bienheureux et les nombreux amis de sa famille.

A ce moment le ciel était devenu serin ; le soleil, jusque-là enveloppé d'épais nuages, voulut éclairer cette pompe religieuse où l'on n'apercevait pas, il est vrai, ces riches et ingénieuses décorations de la Ville épiscopale, où l'on n'entendait pas ces musiques délicieuses, ces chants graves et harmonieux exécutés avec un admirable entrain par un chœur de trois cents voix, où ne se déroulait pas cette longue file de princes de l'Église, revêtus des attributs de leur dignité ; mais qui semblait en revanche s'inspirer des souvenirs les plus précieux et les plus touchants. Car cette modeste demeure devant laquelle on passait, c'était celle de Benoît-Joseph Labre ; il y était né, il y avait sucé le goût de la piété avec le lait maternel. Ce foyer domestique avait été témoin de ses vertus

naissantes ; cette petite chambre où il prenait son repos nocturne rappelait son innocence, son amour de la mortification et de la pénitence chrétienne ; cette terre sur laquelle on marchait, il l'avait lui-même foulé de ces pieds, ces rues, il les avait parcourues pour se rendre à l'école et au saint lieu ; cette église, où il aimait à servir la messe, redisait sa piété angélique, les saintes joies de son âme, et les flammes divines dont elle était consumée. Tout, jusqu'aux arbres séculaires eux-mêmes, répétait le nom de l'élu de Dieu, tout chantait ses louanges, tout parlait de lui plus éloquemment que ne saurait faire la langue humaine.

C'était sous ces suaves impressions que battaient les cœurs de dix mille pèlerins dont l'émotion se trahissait d'une manière sensible. Aussi, quel recueillement, quelle attitude respectueuse, quelle joie rayonnait sur toutes les figures, quels sentiment de foi et de vive confiance se manifestaient de toutes parts. On sentait qu'on se trouvait sur le sol d'où le Saint était sorti, et l'on eût dit qu'une vertu divine s'en exhalait pour éclairer les esprits et porter les cœurs à l'amour du bien.

Telles étaient les dispositions de l'immense auditoire auquel le R. P. Desnoyers raconta la vie du Bienheureux que personne n'a connu ni goûté mieux que lui. Chacune de ses paroles rencontrait un écho fidèle dans l'âme de cette foule avide de connaître jusqu'aux plus petites particularités de cette existence miraculeuse, et il put se convaincre qu'on ne

pouvait porter plus loin la vénération et l'amour de celui que l'Église venait de placer sur ses autels.

Après la cérémonie, la foule envahit l'ancienne maison de notre Bienheureux. Chacun voulait la voir de près, la toucher, en remporter quelque chose ; on voulait surtout entrer dans la petite chambre qu'il avait habitée, et qui, jusque-là, avait été soigneusement conservée dans l'état où elle se trouvait de son temps. On en tenait la porte fermée, parce qu'on prévoyait une indiscrete curiosité de la part des pèlerins et on en redoutait les suites pour l'existence de cette cellule à laquelle se rattachaient de si touchants souvenirs.

Mais l'enthousiasme ne connaît pas de mesure. On se plaint d'abord de ne pouvoir satisfaire un si pieux désir ; des murmures on en vient aux voies de fait, on enfonce la porte avec violence, on prend ce qui tombe sous la main pour en faire autant de reliques, le plancher cède à l'effort de ce nouveau genre d'assailants, on en recueille les débris, on se les partage et tous sans exception veulent en posséder quelques parcelles ; un pèlerin plus heureux que les autres retournait chez lui avec un morceau de poutrelle assez considérable ; on s'en aperçut bientôt, et on le força d'en faire une répartition qui faillit le priver entièrement de ce qu'il regardait comme un précieux trésor. Nous n'approuvons pas sans doute cette espèce de vandalisme qui rendra difficile, sinon impossible, la conservation d'un objet appartenant déjà à l'histoire et à l'archéologie sacrée ; mais nous nous demandons comment expliquer ces sympathies d'un

peuple pour le Pauvre de J.-C., cette sainte folie qui fait oublier les règles des convenances les plus vulgaires, et cela à une époque où la foi aux miracles paraissait avoir disparu du milieu des fidèles. Aussi entendait-on répéter de toutes parts : « Le doigt de Dieu est là ! » — Les fêtes du Bienheureux sont un éclatant miracle !

On conçoit que le pèlerinage d'Amettes offrira toujours aux fidèles plus d'attraits que les autres sanctuaires où reposent les restes vénérés du Bienheureux. Aussi, l'église de cet heureux village n'a pas cessé, depuis quelle possède ce précieux trésor, de voir accourir de toutes les parties du diocèse et des lieux les plus éloignés une foule compacte de pèlerins, appartenant à toutes les classes de la société ; et on ne croit pas exagérer en portant le nombre à plus de *cent mille*. Chaque jour, dans les premières semaines qui suivirent la fête, on les comptait non par centaines, mais par milliers, et toujours on fut frappé de leurs sentiments de foi vive et de piété touchante, soit dans le saint lieu, soit dans les cérémonies extérieures du culte, soit même dans les chemins et les maisons où il prenaient leur modeste repas.

Les pèlerins des localités populeuses et des villes, y viennent en famille et souvent par groupes nombreux, accompagnés quelquefois par leur pasteur ou quelque autre ecclésiastique. Plusieurs font la route à pieds par esprit de pénitence et s'imposent des privations pour mieux imiter celui qu'ils veulent honorer.

Le Chapitre d'Arras voulut témoigner de sa vénération et de son amour pour la patrie du Bienheureux

et lui offrir ses hommages dans le lieu et dans l'humble demeure où il a pris naissance. Un témoin oculaire dit à cette occasion : « Le jour où le Chapitre
« d'Arras vint en pèlerinage à Amettes fut une véri-
« table fête ; la foule remplissait l'église et une partie
« du cimetière. La plus part des chanoines avaient
« voulu célébrer le Saint-Sacrifice sur l'autel au pied
« duquel s'était si souvent agenouillé l'enfant de bé-
« nédiction. Vers onze heures, M. l'abbé Proyart officia
« solennellement ; deux curés des environs l'assistaient
« en qualité de diacre et de sous-diacre ; M. l'abbé
« Planque dirigea le chant et M. l'abbé Robitaille fit
« le panégyrique du Bienheureux. MM. les doyens de
« Pernes et de Norrent-Fontes et plusieurs autres
« ecclésiastiques augmentaient par leur présence la
« pompe des pieuses cérémonies. »

Il manquait encore à Amettes une visite qui devait couronner ses gloires et combler tous ses vœux, celle du vénérable Evêque du diocèse, dont les incessants travaux ne lui avaient pas permis jusque-là de suivre l'inclination de son âme si dévouée au Bienheureux. L'illustre Prélat, ne voulant pas la différer plus longtemps, termina par cette portion de son Eglise, devenue si précieuse, ses courses apostolique de l'année dernière et se sentit heureux d'avoir vu et foulé cette terre pleine de tant de souvenirs.

Le seize avril de cette année, jour anniversaire de la mort de notre Saint, et désigné pour la célébration de son office dans le calendrier liturgique, on vit, dès la première aurore arriver de toutes les paroisses voisines un très-grand nombre de pèlerins, qui remplirent en

un instant l'église et le cimetière et donnèrent les mêmes marques de foi, de dévouement et de confiance qu'on voyait éclater le jour de la réception de la Relique insigne.

A la solennité de cet anniversaire se joignaient l'inauguration d'une belle statue du Bienheureux, offerte à l'église d'Amettes par MM. les curés du doyenné, que bénit M. l'abbé Topping, doyen de Norrent-Fontes en présence de plusieurs RR. PP. *Bénédictins-Prêcheurs*, dont l'un fit une solide instruction de circonstance et qui, nous assure t-on, doivent se fixer dans la paroisse dans l'intérêt du pèlerinage. (1)

LIEUX OU REPOSENT QUELQUES PARCELLES DES RELIQUES
DU BIENHEUREUX BENOIT-JOSEPH.

Il est inutile de rappeler les pompes religieuses qui eurent lieu dans les paroisses auxquelles Monseigneur daigna les accorder ; partout on vit le même zèle, le même concours de fidèles, les mêmes preuves de confiance, d'amour et de piété. Il était facile de comprendre à l'empressement de tous, à la joie sainte qui brillait sur tous les visages, qu'on les regardait comme le plus précieux trésor.

Erin, doyenné de Pernes, Fruges, Audruick, Bourthes, au doyenné d'Hucqueliers ; Œuf, doyenné de

(1) On sait que la cure d'Amettes et la direction du pèlerinage sont confiées aux RR. PP. Maristes.

Saint-Pol ; Marck, au doyenné de Calais, sont jusqu'ici les paroisses assez heureuses pour avoir obtenu ces Reliques.

Les communautés du Saint-Sacrement et du Bon-Pasteur d'Arras en possède aussi.

Nous ne parlons pas de Boulogne. On sait que l'église de Mgr Haffreingue a reçu du Souverain-Pontife une relique insigne, la rotule d'un genou du Bienheureux ; la même relique par conséquent que celle envoyée à Amettes.

NEUVAINNE

EN L'HONNEUR

DU BIENHEUREUX BENOIT-JOSEPH LABRE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

1° Le culte des Saints doit avoir surtout pour but l'imitation de leurs vertus. Il ne suffit pas de fréquenter les lieux où reposent leurs reliques, d'orner leurs autels, de leur adresser des hommages et d'invoquer leur puissante protection. C'est là, peut-on dire, l'extérieur et non l'âme de la vraie dévotion. S'arrêter à ces actes, tout louables qu'ils sont, serait non-seulement s'en tenir à l'écorce de la piété, mais tomber dans une erreur dangereuse, en croyant avoir assez fait pour le

salut ; comme si les Saints pouvaient exaucer les prières de ceux qui refusent de marcher sur leurs traces par l'accomplissement des divins préceptes.

Aussi, les fidèles en s'approchant du sanctuaire où sont déposés les restes vénérés de notre saint compatriote, ne manqueront pas de lui présenter un cœur pur, ou du moins désireux de rentrer par la pénitence dans les sentiers de la justice qu'il a constamment suivis, et une volonté ferme de pratiquer, dans la mesure de leur faiblesse, les vertus dont il a donné l'exemple à toutes les époques de sa vie.

2° Les Saints ont accompli toute la loi, étant, comme le grand Apôtre, les imitateurs de Jésus-Christ : néanmoins le Saint-Esprit leur dispense diversement ses dons, et chacun d'eux est sous un aspect particulier l'objet de notre admiration ou le modèle sur lequel nous devons nous former.

La mortification ayant été la vertu dominante de notre Bienheureux, ainsi qu'on la vu dans sa Notice historique, nous lui avons réservé une large part dans ces pieux exercices, en consacrant au développement de cette vertu de prédilection plus de la moitié de la neuvaine que nous offrons aux dévots pèlerins.

Les premiers jours toutefois appartenaient tout naturellement aux vertus chrétiennes qui sont la source de toutes les autres, nous voulons dire, la foi, l'espérance, la charité et la piété, dont il est dit qu'elle a la promesse de la vie présente et de la vie future. C'est sur ce fondement solide que Benoît éleva l'édifice de sa sainteté, et nous entrerons dans son esprit en commençant par là nos méditations.

PREMIER JOUR.

Sa Foi.

1° *Elle a été simple...* L'enseignement de l'Eglise fut toujours la règle de sa croyance. Il aimait la parole divine : tout jeune il écoutait avec docilité les leçons de sa pieuse mère et les instructions de ses deux oncles prêtres. Plus tard, à Rome et dans ses nombreux pèlerinages, on le voyait assister fidèlement aux prédications de la chaire évangélique, et il entretenait ses connaissances religieuses par la lecture quotidienne des livres de piété et en particulier du Nouveau-Testament qu'il portait partout avec lui. Jamais le plus léger doute ne s'éleva dans son esprit sur les vérités surnaturelles ; jamais il ne se permit de les scruter avec une imprudente curiosité ; il les acceptait comme venant de Dieu et se soumettait sans effort à sa suprême autorité. Aussi, les ombres qu'on essaya de jeter sur sa foi dans le procès de sa béatification, s'évanouirent-elles bien vite devant l'exposé de ses sentiments si droits et si naïfs.

2° *Elle a été agissante...* Il avait compris de bonne heure que la foi sans les œuvres est une foi morte, inutile au salut, nuisible même au chrétien, qui sera jugé d'autant plus sévèrement qu'il l'aura retenue plus captive dans l'injustice, selon la parole de saint Paul aux Romains. C'est pourquoi il en fit le principe de toutes ses pensées, de tous ses désirs et de toutes ses actions, dès sa plus tendre enfance. De là ces prières continuelles, ce

zèle des choses saintes, cet amour du devoir dans les circonstances les plus pénibles. De là cette haine du mal, ce détachement de toutes les créatures, cette immolation à la volonté de Dieu. De là enfin cet esprit de sacrifice porté jusqu'au plus haut degré d'héroïsme. On peut dire de lui ce que saint Paul dit des Patriarches de l'ancienne alliance : que la foi produisait dans son cœur ces sublimes vertus qui feront l'admiration des siècles.

PRIÈRES

Bienheureux Benoît, nous vous adressons la prière que les Apôtres faisaient au Sauveur : « Augmentez notre foi. » Cette foi, nous l'avons reçue dans le Baptême, nous en avons été marqués de nouveau dans le sacrement de Confirmation et nous en avons renouvelé les promesses, en nous asseyant pour la première fois à la table sainte. Mais, hélas ! n'en avons-nous pas discuté et peut-être méprisé les enseignements ? Ne l'avons-nous pas laissée s'affaiblir par l'oubli des vérités saintes et de nos obligations les plus sacrées, ou en l'exposant au souffle contagieux de l'impiété et de l'indifférence ? Nous craignons donc de la perdre ou d'y trouver notre condamnation, si vous ne venez à notre secours. Aidez-nous, nous vous en conjurons, à conserver ce trésor précieux que nous portons dans des vases fragiles et sans lequel néanmoins nous ne saurions plaire à Dieu, ni par conséquent nous sauver.

On peut réciter chaque jour 5 *Pater* et 5 *Ave*, et la prière suivante, que le Bienheureux disait tous les matins et dont on a retrouvé une copie dans ses papiers ; elle est bien de nature à toucher le cœur du divin Maître :

Dieu, créateur du ciel et de la terre, mon aimable Sauveur, je vous remercie de l'amour immense que vous avez eu, non-seulement pour moi, mais pour le monde entier. Je vous aime par dessus toutes choses, et je veux vous aimer toute cette journée, ainsi qu'à tous les instants de ma vie. Je vous prie de m'aider à faire votre sainte volonté et je vous prie en même temps pour les infidèles et les pécheurs. Je veux gagner les indulgences pour délivrer les âmes du purgatoire. Accordez-moi, ô mon Dieu, votre amour, imprimez dans mon cœur les marques de votre cruelle passion. Je vous aime, mon divin Jésus, et je vous donne mon cœur.

Sainte Vierge, préservez-moi dans ce jour et dans toute ma vie de tout péché, afin que je ne perde pas l'amour de mon Dieu, que je veux aimer tous les jours et à tous les moments de ma vie. Je vous rends grâces, Vierge sainte, au nom de tous les fidèles, du grand amour que vous leur portez ; je vous remercie encore pour tous les fidèles et tous les pécheurs ; aidez-les, assistez-les, afin qu'ils retournent à leur aimable Dieu. Soyez le secours de tous dans cette journée et toujours.

Nous croyons devoir placer ici les litanies du Bienheureux, comme pratique de dévotion très-convenable dans la neuvaine.

LITANIES DU BIENHEUREUX BENOIT-JOSEPH-LABRE.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, écoutez-nous.

Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Vierge, en qui le Bienheureux Benoit-Joseph eut une si tendre dévotion, priez pour nous.

Bienheureux Benoît-Joseph, prévenu des dons les plus précieux du
Saint-Esprit, priez pour nous.

Appelé dans votre enfance un ange terrestre,
Dévoré jeune encore de l'amour de la gloire de Dieu.
Pénétré de compassion et de tendresse pour les pauvres.
Animé d'une charité ardente pour le prochain.
Abandonnant tout pour être docile à la voix du ciel.
Voyageur et pèlerin toute votre vie.
Fidèle à suivre les conseils évangéliques,
Parfait imitateur de votre divin Maître,
Modèle de recueillement et de modestie,
Amoureux des opprobres,
Heureux de souffrir pour Jésus-Christ,
Patient dans les traitements les plus injustes,
Héros de la pénitence chrétienne,
Exemple admirable de mortification,
Emule des anciens Pères du désert,
Amateur passionné de la Croix du Sauveur Jésus,
Petit et abject à vos propres yeux,
Vous qui vouliez être le rebut de tous les hommes,
Vous qui étiez mort à vous-même et au monde,
Vous dont la vie mortifiée effraie notre mollesse,
Vous dont les vertus sublimes sont la condamnation des vices de
notre siècle,
Vous qui avez constamment vécu de la vie de la foi,
Vous dont l'union avec Dieu était continuelle,
Vous qu'on trouvait souvent abîmé dans la contemplation des
Mystères divins,
Vous qui trouviez vos délices au pied des saints autels,
Vous que la seule pensée de l'Amour Eucharistique jetait dans un
doux ravissement,
Vous qui méritiez si bien d'être appelé le dévot des Quarante-
Heures,
Vous que l'on a si justement proclamé saint au moment de votre
mort.
Vous que Dieu présente au monde comme une leçon salutaire,
Vous qui êtes l'honneur de notre pays et l'ornement de l'église
d'Arras,

Priez pour nous.

Priez pour nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous,
Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous,
Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous,
Seigneur.

Christ, écoutez-nous.

Christ, exaucez-nous.

Priez pour nous, Bienheureux Benoît-Joseph,

Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS.

O Dieu, qui vous êtes étroitement attaché par les liens de l'humilité et de la pauvreté évangélique le Bienheureux Benoît-Joseph, votre Confesseur, faites que par son intercession, nous apprenions à mépriser les choses de la terre et à rechercher celles du Ciel : Nous vous en prions par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME JOUR.

Son Espérance.

1° *C'est une confiance sans bornes dans la Providence...* A l'exemple des Apôtres, il abandonne tout, parents, amis, avantages temporels, carrière honorable, sans s'inquiéter de l'avenir, sachant que Dieu a promis de tout donner à ceux qui cherchent d'abord son royaume. Aussi dans les privations, dans les dangers, dans les angoisses et les souffrances, il ne craint rien ; parce qu'il a appris à l'école de saint Paul à connaître Celui en qui il a mis son espérance. Il sait qu'il conservera fidèlement le dépôt confié à sa garde, et lui

rendra au centuple ce qu'il aura fait pour lui. Que cette disposition est rare parmi les chrétiens de nos jours ! On se confie en son génie, en son activité, en son courage ; on compte sur la bonne volonté de ses amis ou sur la puissance des grands, mais rarement on a recours à Dieu. De là que de déceptions, que de ruines, que de désespoirs ! Quand serons-nous plus sages ? Quand nous adresserons-nous enfin à Celui qui a fait le ciel et la terre ?

2° *C'est une confiance inébranlable...* Les bases sur lesquelles il la fait reposer sont, d'un côté, l'a mourde Dieu pour les hommes, de l'autre, ses promesses solennelles et sa toute puissance, qui lui permettra de les accomplir, malgré tous les obstacles, faudrait-il pour cela des miracles. On se rappelle la belle réponse faite à sa mère au moment où elle lui exprimait des inquiétudes sur son genre de vie. Il savait la touchante histoire de la bonté de Dieu sur la maison d'Israël et d'Aaron ; et il aimait à répéter avec l'Apôtre : Non, l'espérance ne confond pas, parce que la charité divine a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint. Oh ! si l'on connaissait les charmes de cette aimable vertu, la consolation, la joie et le calme qu'elle communique à l'âme, comme on s'empresserait de la demander à l'Auteur de tous dons parfaits, et comme on s'efforcerait de la cultiver chaque jour.

PRIÈRE.

O Bienheureux Benoît, apprenez-nous à pratiquer cette belle vertu d'espérance dont vous avez été un si parfait modèle. Nous aimons trop les biens passagers du monde ; nous nous attachons trop à cette figure qui passe avec la rapidité de l'éclair. Au lieu de suivre le précepte de l'Apôtre qui nous avertit de vivre sur la terre en pèlerins et en étrangers, d'y dresser un instant nos tentes comme devant les plier bientôt, pour arriver à notre véritable patrie, nous nous y fixons au contraire, comme si nous devions y demeurer toujours et que nous n'ayons rien à attendre au-delà des limites du temps. Aidez-nous à élever nos pensées vers le ciel ; ôtez de nos cœurs ces affections terrestres, ces soucis de nos intérêts matériels, ces aspirations vers la fortune, ces alarmes à la vue de l'avenir et ces mille soins divers, qui font de notre vie un martyre et nous préparent d'éternels regrets. Faites enfin que convaincus de la vanité de tous les appuis humains, nous reposions en Dieu par l'espérance chrétienne qui est un avant-goût de la véritable béatitude.

5 *Pater* et 5 *Ave*, etc.

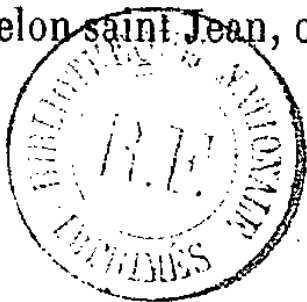
TROISIÈME JOUR.

Sa Charité.

1° *Pour Dieu...* Qui peindra les sentiments d'amour que nourrissait pour son créateur le cœur brûlant d'un pieux pèlerin ? Disons seulement qu'il pouvait répéter avec vérité ces magnifiques paroles de saint Paul « Qui me séparera de l'amour de mon Dieu ? Sera-ce la tribulation, la faim, la soif, la nudité, l'angoisse, les rebuts, les opprobres... ? Non, je suis certain qu'« ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principaux

« tés, ni les Vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la
« force, ni la hauteur des cieux, ni les profondeurs de
« l'abîme, ni aucune autre créature ne me séparera de
« l'amour de mon Dieu qui est enté en Jésus-Christ,
« mon Seigneur. » Benoît a passé par toutes les épreu-
ves, et son amour, loin de s'affaiblir par cette vie de
souffrances, n'a fait que s'animer de plus en plus dans
son âme, au point de faire de son corps un holocauste
d'amour. Que pensons-nous de cette protestation d'a-
mour. N'en sommes-nous pas effrayés ? Ne voudrions-
nous pas y voir une pieuse exagération, ou du moins
la dernière limite de l'amour ? Sans doute, dans le cœur
de l'Apôtre et dans celui de notre saint jeune homme
elle était accompagnée de tout ce que cette vertu a
de plus sublime ; mais en elle même elle n'est que
le langage de l'amour véritable auquel il faut tout sa-
crifier. Qui de nous cependant oserait tenir ce lan-
gage.

2° *Pour le Prochain...* Il suffit de rappeler ici les
prières ferventes qu'il adressait à Dieu pour tous les
hommes et surtout pour les pécheurs et les infidèles
eux-mêmes. Il offrait à Dieu pour leur salut, non-seule-
ment ses prières continuelles, mais ses jeunes, ses macé-
rations et ses austérités. Les souffrances des pauvres le
touchaient vivement, et quoiqu'il fût le plus misérable
de tous, il leur distribuait avec un généreux empresse-
ment ce qu'on lui donnait pour lui-même. Il avait à
peine six ans, que déjà il partageait sa nourriture avec
les pauvres, ou du moins leur réservait quelque chose
de ses repas. L'imitons-nous dans la pratique de cette
vertu, sans laquelle, selon saint Jean, on demeure dans



la mort? Car vainement, au témoignage de l'Apôtre, on parlerait le langage des Anges, si on n'a pas la charité, on n'est qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante. Pensons-y sérieusement. Quels sont nos sentiments à l'égard du prochain? Où sont les marques de notre amour pour lui? Ne nous en tenons pas à des protestations de dévouement qui n'ont d'autre résultat que de nous laisser dans une illusion funeste, touchant notre conduite à cet égard.

PRIÈRE.

Bienheureux Benoît, vous qui brûliez du feu sacré de l'amour, faites-nous bien connaître ce que doit être la charité chrétienne; laissez échapper de votre âme si aimante quelques étincelles de cette flamme que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre et dont il veut quelle soit embrasée. L'amour, c'est la plénitude de la loi, et celui qui aime l'accomplit tout entière. Ne permettez pas que nous perdions rien de ce salutaire enseignement. Car il est écrit: « Ce n'est pas celui qui dit: Mon Dieu, mon Dieu, qui entrera dans le royaume des Cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père. » Faites donc que l'amour inspire nos pensées, anime nos sentiments et soit le mobile de toutes nos démarches; qu'il nous soutienne dans nos combats, nous console dans nos douleurs, nous éclaire dans nos perplexités et nous assure la victoire sur tous nos ennemis.

5 *Pater* et 5 *Ave*, etc.

QUATRIÈME JOUR.

Sa Piété.

1° *Elle était tendre...* Il en avait sucé le goût avec le lait maternel, et dès ses premières années, elle lui

fit donner le nom de *petit ange*. Mais elle s'anima dans la suite au souffle de l'amour et elle le tenait habituellement dans un état de contemplation voisin de l'extase. Il eut une dévotion toute particulière à la très-sainte Trinité, et ne se lassait pas de méditer cet auguste Mystère où il trouvait l'abrégé de toute la religion. Le sacrement de l'Eucharistie ravissait son cœur ; quand il était au pied de l'autel, il y paraissait abîmé dans une pensée d'immolation, pour correspondre aux sentiments du Dieu immolé pour nous ; il y demeurait des journées entières, ce qui lui fit donner le nom de *Pauvre des 40 heures*. Sa dévotion envers Marie n'était pas moins touchante ; il ne l'appelait jamais que sa *bonne*, sa *douce Mère* ; il avait constamment un chapelet à la main, un autre à son cou, comme pour être le captif de cette Souveraine des Anges et des hommes. Que dire de la passion du Sauveur, au souvenir de laquelle son âme était inondée d'amertumes ? Aussi, avait-il toujours sur sa poitrine l'image de Jésus-Christ crucifié.

2^o *Elle était constante*... En lui, point de ces retours de découragement et de froideur qu'on remarque si souvent dans la conduite des chrétiens les plus sincères. Les voyages, les privations, les maladies même ne pouvaient arrêter ni affaiblir l'ardeur de ses vœux ; sa prière ne cessait pas au moment où il donnait quelques courts instants au sommeil ; il pouvait dire comme l'Épouse des Cantiques : Je dors, mais mon cœur veille, car son corps seul était sur la terre, et il en désirait la dissolution pour se réunir à son Bien-Aimé. Si nous rapprochons notre conduite de celle de Benoît, quel

sujet de confusion pour nous ! Pleins de zèle pour les choses de la terre, nous sommes de glace pour les choses du ciel, tout nous coûte dans la religion ; ses lois, ses pratiques, ses conseils, tout provoque nos plaintes ; et tandis que nous ne refusons rien aux exigences du monde, nous ne portons que le dégoût et l'ennui à la prière et aux offices de l'Eglise.

PRIÈRE.

O Bienheureux Benoît, vous dont la ferveur dans l'oraison a été si souvent comparée à celle des séraphins, enseignez-nous à prier. Il semble que de nos jours on ait oublié ces recommandations si répétées dans les saints Livres ; Priez sans cesse et ne cessez pas de prier. On ne prie plus, ou l'en prie peu, ou l'on prie mal. Hélas ! nous qui les connaissons, ne néglignons-nous pas néanmoins ce devoir impérieux de la prière ? Ne trouvons-nous pas long le temps qu'il faut y consacrer ? Ne prions-nous pas du bout des lèvres, méritant par là l'anathème porté contre ce peuple dont le cœur était loin de Dieu à l'heure de la prière ! Faut-il s'étonner de nos faiblesses, de nos infidélités et de nos chutes ! Nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu dans l'ordre du salut, et nous n'avons pas recours à Celui qui peut tout, et qui seul nous rend victorieux de nos ennemis. Obtenez-nous donc, nous le répétons, le don de la prière ; allumez dans nos âmes ce feu dont brûlait le Prophète royal, et faites-nous trouver nos délices dans les exercices de la piété chrétienne où vous avez su puiser les plus solides et les plus douces consolations.

5 *Patet* et 5 *Ave*, etc.

CINQUIÈME JOUR.

Son Humilité.

1° *Elle a paru dans son mépris pour le monde.. Il avait pour cette vertu une estime dont il donna des*

preuves dans la maison paternelle et chez ses oncles, où il fuyait avec soin tout ce qui était de nature à le faire remarquer. Cette pensée ne fut pas étrangère, sans doute, à sa détermination de préférer à la carrière ecclésiastique la vie la plus humble et plus ignorée du cloître. Mais ce sentiment parut avec éclat, quand il se soumit aux desseins de la Providence pour le genre de vie extraordinaire qu'il embrassa, au sortir de l'abbaye de Sept-Fonts et qu'il suivit jusqu'à sa mort. Il n'ignorait pas que cette sainte folie de la Croix l'exposerait aux railleries publiques et le rendrait le rebut de la société ; mais cette vue des humiliations et des opprobres n'eut pas le moindre empire sur son âme détachée d'elle-même ; il fit tout, au contraire, pour laisser ignorer sa naissance, sa famille, son éducation, ses connaissances et tout ce qui pouvait lui concilier l'attention et l'intérêt, afin de paraître le dernier des hommes et digne de leur mépris. N'y a-t-il pas un contraste frappant entre cette conduite et la notre ? Quelles idées avons-nous sur ce que le monde estime ? Quel cas faisons-nous de ses louanges et de ses dédains ? Où mettons-nous notre gloire ?

2° *Elle a paru dans la joie avec laquelle il supporta les mauvais traitements...* Non-seulement Benoît méprisait le monde et toutes ses vanités, non-seulement il était petit et vil à ses propres yeux, mais il goûtait une véritable satisfaction, lorsqu'on le traitait de la manière la plus ignominieuse et la plus injuste. Loin de se plaindre alors, il disait aux personnes qui prenaient sa défense : « Si on me connaissait, on m'en « ferait bien davantage encore. » Et il se réjouissait

de passer pour un insensé et un criminel, ayant par là un nouveau trait de ressemblance avec son divin Maître.

PRIÈRE.

O parfait modèle d'humilité, nous vous prions de nous obtenir du Ciel l'estime et l'amour de cette vertu, base essentielle de toutes les autres. Elever sur un autre fondement l'édifice de la religion, c'est bâtir sur le sable ; car tandis que Dieu résiste aux superbes, il donne sa grâce aux humbles et les comble de ses faveurs. Mais si elle est de toutes les vertus la plus nécessaire, elle en est aussi la plus rare étant la plus opposée à nos instincts naturels. C'est pourquoi, ô saint Protecteur, nous avons surtout besoin de votre secours, et nous l'invoquons avec d'autant plus de confiance, que vous l'avez pratiquée dans un degré plus sublime. Faites qu'à votre exemple, nous nous détachions de nous-mêmes et de toutes les grandeurs d'ici-bas, pour n'ambitionner que la gloire véritable.

5 *Pater* et 5 *Ave*, etc.

SIXIÈME JOUR.

Son détachement.

1° *De sa famille* .. Cette parole de l'Évangile : « Celui qui quittera sa maison, ses frères, ses sœurs, son père et sa mère pour me suivre, recevra le centuple et possédera la vie éternelle, » avait fait sur lui une impression profonde. Et, bien qu'il eût pour ses parents un attachement sincère et que son cœur naturellement sensible fût cruellement blessé par cette séparation, il n'hésita pas un instant à s'imposer ce dur sacrifice pour mériter cette récompense. Non-seulement il s'en éloigna, afin de servir Dieu d'une manière plus par-

faite dans la sollicitude du cloître, mais après les deux lettres touchantes qu'il leur écrivit en sortant de l'abbaye de Neuville et de celle de Sept-Fonts, il cessa tous rapports avec eux, dans la pensée de donner à son détachement toute sa perfection, Dieu lui tenant lieu de tout. Que exemple pour une foule de chrétiens si sensibles à la voix de la chaire et du sang, qu'ils refusent de suivre les inspirations du Saint-Esprit, quand elles sont en désaccord avec les vues d'une famille à laquelle ils subordonnent les intérêts les plus sacrés !

2° *De toutes choses...* Dieu lui dit comme aux patriarche Abraham : « Quittez votre patrie et les lieux qui vous ont vu naître, et venez dans la terre que je vous montrerai. » Fidèle à cet appel intérieur, il abandonne les saints asiles où il goûtait le bonheur, sa patrie où il laissait tant de souvenirs précieux, ses biens, seules ressources de son avenir, et va sur une terre étrangère avec l'intention formelle de n'y rien posséder, mais de pratiquer à la lettre ce conseil de l'Évangile : « Ne portez pas de provisions dans le chemin, n'ayez pas deux tuniques, pas même de bâton. Contentez-vous de la nourriture et du vêtement. » Nous ne sommes pas appelés sans doute à marcher par cette voie sublime d'un dépouillement absolu, et le Ciel ne met pas pour tous le salut à un si haut prix. Mais ne trouvons-nous pas en nous une foule de désirs dangereux, d'attachements compromettants pour nos destinées éternelles ? Souvenons-nous que la plupart des liens que nous contractons avec tout ce qui nous entoure sont souvent autant d'obstacles à notre sanctification.

PRIÈRE.

Vous aviez bien compris, ô saint Protecteur, qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois et qu'un cœur partagé ne saurait plaire à Celui qui hait la rapine dans l'holocauste ; voilà pourquoi vous avez pris Dieu pour votre unique partage, ne voulant avoir sur la terre ni parents, ni amis, ni biens, ni asile, ni abri même pour reposer un instant, disant aussi parfaitement que les Apôtres : J'ai laissé tout pour vous suivre. Par le mérite d'un si universel et si généreux abandon, obtenez-nous la grâce de faire les sacrifices que le Ciel demande de nous, ils sont bien petits, bien faciles, si nous les comparons aux vôtres, et cependant nous manquons d'énergie pour les accepter. Ne permettez pas que notre cœur s'attache aux créatures aux préjudices de nos devoirs, mais séparez-le de ce qui deviendrait un écueil pour notre vertu, en brisant tous les liens que la religion n'aurait pas formés.

5 *Pater* et 5 *Ave*, etc.

SEPTIÈME JOUR.

Sa Mortification.

1° *Dans le boire et le manger...* Cette vertu était une disposition naturelle et elle a marqué sa vie d'un caractère particulier. On a vu qu'il pratiquait des privations dans ses repas, dès l'âge de quatre à cinq ans, qu'il trouvait trop douce sous ce rapport la règle des Chartreux de Neuville et des religieux de Sept-Fonts. Aussi, plus tard il dépassa de beaucoup les prescriptions des instituts les plus sévères. Du pain et de l'eau, quelquefois des herbes et des racines, ou des restes de légumes jetés dans la rue, étaient sa nourriture, qu'il prenait une seule fois le jour. Ayant une fois été tenté d'acheter des aliments d'un meilleur goût, il se

le reprocha vivement et s'éloigna en toute hâte de l'endroit où ils se vendaient.

2° *Dans ses vêtements...* Sa mère nous apprend qu'il avait toujours témoigné la plus parfaite indifférence pour ses effets de corps ; qu'il montraient même de la préférence pour les moins beaux, contrairement à ce que font les enfants. Dans sa vie de pèlerin, il avait un seul habit, qu'il remplaçait quand il était entièrement usé ; du reste, il le raccommodait lui-même comme il pouvait, ne voulant se servir de personne pour son entretien. Lorsqu'on lui offrait des vêtements neufs, il les refusait ; il donnait aux pauvres les meilleurs, gardant pour lui les plus mauvais ; n'acceptait habituellement que des chemises, si sa tunique ne présentait aucune indécence et n'annonçait que la pauvreté.

PRIÈRE.

O Pauvre de Jésus-Christ, que nous sommes loin de marcher dans cette voie de la mortification chrétienne ! que de délicatesse dans les repas, que de recherches, que de luxe dans les ameublements ! On s'excuse sur le rang qu'on occupe, sur les obligations de sa position sociale, sur la faiblesse de sa santé ; on se rassure parce qu'on subit les lois de la coutume et qu'on ne va pas plus loin qu'un grand nombre de personnes dont les sentiments religieux ne sont pas suspects. Que pensez-vous de ces allégations ? Ne les jugez-vous pas avec sévérité, quand vous les mettez en regard des enseignements évangéliques et des exemples du Sauveur ? Pourquoi, dites-vous, tant de superfluités, tant de soucis pour soutenir une vie qui s'entretient avec si peu de chose ; pour parer un corps qui sera bientôt la pâture des vers et qui périra, d'ailleurs, d'autant plus vite qu'on l'aura plus délicieusement nourri ? C'est bien là, il faut l'avouer, la véritable doctrine ; mais cette parole est bien dure, et qui pourra la comprendre ? Usez donc de votre pouvoir auprès de Dieu pour nous déterminer

non à porter si loin que vous l'esprit de mortification ; cela, heureusement, n'est pas nécessaire ; mais à respecter les préceptes de notre divin Sauveur, les lois de la sainte Église et les règles de la modération et de la sobriété en toutes choses.

5 *Pater* et 5 *Ave*, etc.

HUITIÈME JOUR.

Ses Austérités.

1° *Il y trouvait ses délices...* Il châtia son corps innocent de bonne heure, et, comme l'Apôtre, il le réduisit en servitude, pour en faire une hostie sainte et vivante en présence de Dieu. Il évitait, autant que possible, de se laisser apercevoir dans ce combat contre la chair, mais la vigilante sollicitude de sa mère le découvrit quelquefois se servant d'une planche pour oreiller, couchant sur le plancher à côté de son lit, et plus tard, elle fut tellement effrayée de ses macérations corporelles, qu'elle lui témoigna sa peine et ses appréhensions. Mais Benoît en éprouvait un besoin irrésistible, et malgré son respect pour sa mère, il ne fit que les augmenter. Aussi, il n'y avait aucune communauté assez rigide pour lui et il n'était retenu dans les limites de la règle que par l'obéissance religieuse. Libre de tous liens, il suivit son attrait sans obstacle, sans rien relâcher de ses rigueurs, même dans ses maladies.

2° *Il les porta jusqu'au mépris de la vie..* Il était facile de voir, et les directeurs de sa conscience le lui dirent souvent, qu'une pareille manière de vivre abrégérait ses jours. Priver son corps de repos, de

sommeil et de nourriture, coucher sur le sol nu ou sur un peu de paille, dans des lieux humides, exposés aux intempéries des saisons ; demeurer des journées entières à genoux, sans appui, les bras croisés sur la poitrine, plongé dans une profonde contemplation qui le rendait étranger à tout ce qui se passait à ces côtés ; voyager le jour et la nuit, sans abri, sans asile, se mettant peu en peine d'une fatigue horrible, de blessures profondes aux pieds et aux jambes, de l'affaissement général de son être physique, c'était, on le conçoit, un genre de vie au-dessus de toutes les forces humaines.

PRIÈRE.

Votre vic, ô glorieux Patron, fut une vie de crucifiement, et pourtant elle était pure et sainte ; car jamais on n'y vit la moindre apparence du mal. Vous avez cru que le ciel méritait cette immolation continue, et nous, nous croyons toujours assez faire pour arriver à la même récompense. Nous nous plaignons des rigueurs de la loi ; elle exige, selon nous, des sacrifices trop pénibles à la nature ; les plus légères difficultés nous arrêtent, nous, dont les jours marqués par des infidélités nombreuses, devraient être consacrés à la pénitence la plus sévère. Faites-nous comprendre que le ciel souffre violence, que le chemin qui conduit à la gloire est semé d'épines, et qu'il faut savoir triompher de soi pour ceindre un jour son front de la couronne d'immortalité.

5 *Pater* et 5 *Ave*, etc.

NEUVIÈME JOUR.

Sa Patience.

1° *Dans les souffrances...* Cette patience était le fruit naturel de l'oubli de lui-même et de son esprit de

mortification. Durant les épreuves morales auxquelles il fut soumis au foyer paternel, dans le cours de ses études chez ses oncles, dans les abbayes de Neuville, et de Sept-Fonts, il montra la soumission la plus entière à la volonté de Dieu. Il ne fut pas moins résigné, lorsqu'une maladie grave l'atteignit à Rome et le força de laisser ses habitudes chéries, la visite des églises, la prière, l'oraison et les exercices de la pénitence chrétienne, auxquels il fallut renoncer par l'ordre de son confesseur. Aucune plainte ne sortit de sa bouche ; son air calme et serein annonçait une âme qui faisait sa nourriture de la volonté de son Père céleste et lui était soumise jusqu'à la mort. Quelle leçon pour ces chrétiens que l'on voit tristes, abattus et dans une irrémédiable désolation, quand ils doivent supporter les douleurs de la maladie ou les angoisses de l'épreuve !

2° *Dans les mauvais traitements...* Il nous suffira de citer ici un seul trait, au milieu de tant d'autres, pour rappeler quelle en était la force. Ayant reçu une légère aumône, dont il n'avait pas besoin, il la remit aussitôt aux pauvres qu'il croyait plus misérables que lui ; l'auteur de cette aumône s'imagina qu'il la dédaignait parce qu'elle était peu considérable ; il en fut vivement piqué et, passant toute mesure, il frappa violemment le saint homme avec une canne qu'il tenait à la main. Benoît ne s'en émut pas, et sans rien dire pour sa défense, il souffrit cette injuste agression avec une patience admirable. Cette conduite si différente de celle d'un pauvre ordinaire fit une salutaire impression sur cet homme brutal ; apprenant la sainte mort du Bien

heureux, il vint pleurer sur son tombeau, et retourna à la pratique de ses devoirs religieux qu'il avait depuis longtemps abandonnés.

PRIÈRE.

O parfait imitateur de Celui qui, semblable à l'Agneau, s'est laissé conduire au supplice, sans ouvrir la bouche pour se plaindre, obtenez-nous la grâce de supporter sans murmures les peines de ce lieu d'exil, non-seulement celles qui nous viennent de Dieu, mais aussi celles que nous font les hommes, seraient-elles tout à la fois injustes et cruelles. Soutenez-nous dans ces occasions délicates où nous manquons si souvent de cette patience dont vous nous avez donné tant d'exemples pendant toute votre vie, afin qu'ayant marché sur vos traces sur la terre par la voie de l'humiliation et de la souffrance, nous partagions un jour votre gloire et votre bonheur dans le ciel.

Ainsi soit-il.

5 *Pater* et 5 *Ave*, etc.



MESSE

POUR

LE BIENHEUREUX BENOIT-JOSEPH LABRE.

INTROIT.

Justus ut palma florebit,
sicut cedrus Libani multi-
plicabitur : plantatus in
domo domini, in atriis
domus Dei nostri. (T. P.)
Alleluia, alleluia.

Ps. Bonum est confiteri
Domino, et psallere nomini
tuo, Altissime. *ÿ.* Gloria
Patri, etc. Justus, etc.

INTROIT.

Le juste fleurira comme le pal-
mier, et croîtra comme le cèdre
du Liban : Les justes sont des
arbres plantés dans la maison du
Seigneur ; ils fleuriront dans les
parvis de son Temple. (Au T. P.)
Alleluia, alleluia.

Ps. Il est bon de rendre gloire
au Seigneur et de chanter votre
Nom, ô Dieu très-haut. *ÿ.* Gloire
au Père, etc. Le juste, etc.

COLLECTE

Oremus.

Deus, qui beatum Bene-
dictum-Josephum, confes-
sorem tuum humilitatis
studio et paupertatis amo-
re tibi uni adhærere fecis-
ti, da nobis, ejus suffra-
gantibus meritis, terrena
cuncta desplicere, et cœles-
tia semper inquirere. Per
Dominum nostrum Jesum
Christum, etc.

Oraison.

O Dieu, qui vous êtes étroi-
tement attaché par les liens de
l'humilité et de la pauvreté
évangélique le bienheureux
Benoît-Joseph, votre confesseur,
faites que par son intercession
nous apprenions à mépriser
les biens de la terre et à re-
chercher ceux du ciel ; nous
vous en prions par J.-C. notre
Seigneur.

EPISTOLA.

Lectio epistolæ Beati

EPITRE.

Lecture de la 1^{re} épître de

Pauli apostoli ad Corinthios, cap. IV, v. 9.

Fratres, spectaculum facti sumus mundo, et Angelis et hominibus. Nos stulti propter Christum vos autem prudentes in christo : nos infirmi, vos autem fortes : vos nobiles nos autem ignobiles. Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et nudi sumus et colaphis cœdimur, et instabiles sumus, et laboramus, operantes, manibus nostris : maledicimur et benedicimus ; persecutionem patimur et sustinemus ; blasphemamur et obsecramus : tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. Non ut confundam vos hæc scribo ; sed ut filios meos charissimos moneo, in Christo Jesu, Domino nostro.

l'apôtre saint Paul aux Corinthiens, ch IV, v 9.

Mes frères, nous sommes devenus un spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Nous sommes insensés pour l'amour de J.-C. ; mais vous, vous êtes sages en J.-C. : nous sommes faibles et vous êtes forts : vous êtes honorés et nous sommes méprisés. Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements ; nous n'avons point de demeure stable ; nous travaillons avec beaucoup de peine de nos propres mains. On nous maudit et nous bénissons ; on nous persécute et nous souffrons ; on nous dit des injures et nous répondons par des prières ; nous sommes devenus comme les ordures du monde, comme les immondices qui sont rejetées de tous. Je ne vous écris pas ceci pour vous humilier ; mais je vous avertis comme mes enfants bien-aimés en J.-C. notre Seigneur.

Graduale.

Os justî méditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium. v. Lex Dei ejus in corde ipsius, et non supplantabuntur gressus ejus.

Alleluia, alleluia. v. Bea-

Graduel.

La bouche du juste annoncera la sagesse, et sa langue publiera la justice. v. La loi de son Dieu est dans son cœur, et ses pas ne seront pas chancelants.

Alleluia, alleluia. v. Heu-

tus vir qui timet Dominum : in mandatis ejus cupit nimis. Alleluia.

(T. P.) Alleluia, alleluia. Beatus vir qui timet Dominum : in mandatis ejus cupit nimis, alleluia. Justus germinabit sicut liliū, et florebit in æternum ante Dominum. Alleluia.

EVANGELIUM.

Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam, cap. XII.

In illo tempore, dixit Jesus discipulis suis ; Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosinam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis ; quò fur non appropriat, neque tinea corrumpit. ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

OFFERTORIUM.

In virtute tua, Domine, lætabitur justus et super salutare tuum exultabit vehementer : Desiderium animæ ejus tribuisti ei. (T. P.) Alleluia.

reux l'homme qui craint le Seigneur, et qui se complaît dans l'observation de sa loi. Alleluia.

(Au T. P.) Alleluia, alleluia. Heureux l'homme qui craint le Seigneur et qui se complaît dans l'observation de sa loi. Alleluia. ¶. Le juste croîtra comme le lis ; il fleurira éternellement devant le Seigneur. Alleluia.

ÉVANGILE.

Suite du saint Evangile selon saint Luc, chapitre XII.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre père de vous donner un royaume. Vendez ce que vous avez, et distribuez-le en aumône. Faites vous des bourses qui ne s'usent pas ; amassez dans le ciel un trésor qui ne périsse jamais, qui ne puisse être ravi par les voleurs ni rongé par les vers : car où est votre trésor, là aussi est votre cœur.

OFFERTOIRE.

Le juste mettra sa confiance dans votre force, Seigneur, et se réjouira dans le salut que vous lui donnerez. Vous avez exaucé les désirs de son cœur. (Au T. P.) Alleluia.

Secreta.

Oblata munera, clementissime Deus, propitius respice, et beati Benedicti-Josephi, confessoris tui, interveniente suffragio, in salutem nobis provenire concede. Per Dominum Nostrum Jesum Christum.

COMMUNIO.

Amen dico vobis quod vos qui reliquistis omnia et secuti estis me, centuplum accipietis, et vitam æternam possidebitis.

Postcommunio.

Sacris, Domini, refecti muneribus, quæsumus, ut beati Benedicti-Josephi, confessoris tui, virtutes imitemur, cujus poscimus meritis adjuvari. Per Dominum nostrum Jesum Christum.

Secrète.

Dieu très-clément, daignez regarder d'un œil favorable les présents que nous vous offrons, et accordez-nous la grâce qu'à l'aide des prières du bienheureux Benoît-Joseph, votre confesseur, ils servent à notre salut. Par N.-S. J.-C.

COMMUNION.

Je vous le dis en vérité, vous qui avez tout abandonné pour me suivre, vous recevrez le centuple et vous posséderez la vie éternelle.

Postcommunio.

Remplis des dons sacrés, Seigneur, nous vous prions de nous faire la grâce d'imiter les vertus du bienheureux Benoît-Joseph, votre confesseur, et de nous en appliquer les mérites. Par Jésus-Christ notre Seigneur.

A VÊPRES.

Psaumes du Dimanche, excepté le dernier, remplacé par le psaume : Laudate Dominum omnes gentes, etc. Antiennes, capitule et hymne d'un confesseur non pontife.

CANTIQUE

EN L'HONNEUR DU BIENHEUREUX B.-J. LABRE

(Les prêtres français réfugiés à Londres avec l'abbé Carron aimaient à chanter ce Cantique, et s'encourageaient à soutenir les rigueurs de l'exil par les souvenirs des souffrances volontaires et des vertus héroïques du grand serviteur de Dieu).

Air : *Goûtez, âmes ferventes.*

1.

L'humilité profonde
Triomphe cette fois,
Et le faste du monde
Va perdre tous ses droits.
Dissipez vos alarmes,
Pauvres, levez les yeux !
Labre, du sein des larmes,
Vient de passer aux cieux.

2

Dès la fleur de son âge
Il ne chercha que Dieu ;
Biens, parents, héritage.
De tout Jésus tint lieu.
Monde, les saints t'abhorrent.
Tu fais couler leurs pleurs ;
Mais pour ceux qui t'adorent
As-tu quelque douceur ?

3

La trappe pénitente
Excite ses désirs ;
La chartreuse abstinente
Enflamme ses soupirs ;
Mais de ces monastères
Il tarit les rigueurs,
Et leurs règles austères
N'ont point assez d'horreurs.

4

Eclairé par la grâce
Et fidèle à sa voix,
Il marche sur la trace
D'un Dieu mort sur la croix.
Rome est sa solitude ;
L'Évangile sa loi ;
La croix est son étude,
Aimer Dieu son emploi.

5

Quel glorieux partage,
Jésus et ses douleurs !
Quel touchant héritage,
La Croix et ses rigueurs !
Labre, au sein des misères
Plus riche que les rois,
Tu fais part à tes frères
Des biens que tu reçois.

6

O douce Providence,
Mère pleine d'attraits,
Avec reconnaissance
Il reçut tes bienfaits.
Mais si, sur son passage,
Tu versas des rigueurs.,
Providence si sage,
Tu les changeas en fleurs.

7.

Dans un âge encore tendre
 Qui n'aime qu'à jouir,
 On le voit se défendre
 Des attraits du plaisir.
 O précieux augure !
 Il est indifférent
 Soit à sa nourriture,
 Soit à son vêtement.

8.

Dès sa huitième année
 Il n'aspire qu'aux cieux :
 Une sœur bien-aimée.
 Expire sous ses yeux.
 « Pour toujours tu vas vivre.
 Dit-il, au sein de Dieu ;
 Que ne puis-je te suivre,
 Ma sœur, c'est tout mon vœu ! »

9.

Mais voici venir l'heure
 Où dans ce cœur de choix
 Dieu fera sa demeure
 Pour la première fois.
 Quel feu divin l'embrasse
 Auprès des saints parvis !
 Dans sa pieuse extase
 Il est en paradis.

10.

Dès lors, progrès immenses
 Vers la perfection ;
 Austère pénitence,
 Mortification.
 Il semble à qui l'admire
 Que le terme est atteint ;
 Et chacun de redire
 Que c'est un petit saint.

11.

A lire de bons livres.
 Faits pour former le cœur,
 O Benoît, tu te livres
 Avec un saint bonheur.
 Mais celui qu'encor jeune
 Tu sais surtout goûter,
 C'est le Père *Le Jeune*,
 Si bon à méditer.

12.

L'éternité le frappe
 Par ses enseignements :
 Benoît veut à la Trappe
 S'enfermer dès quinze ans.
 La volonté d'un Père
 S'oppose à son projet ;
 Benoît, qui la révère,
 S'incline et se soumet.

13.

Après un an son père
 A ce pieux dessein,
 Vaincu par sa prière,
 Veut bien donner la main.
 Il part plein d'allégresse ;
 Mais du cloître susdit
 A sa grande jeunesse
 L'accès est interdit.

14.

Il rentre à son village,
 Non sans verser des pleurs ;
 Il attend que son âge
 Lui donne entrée ailleurs.
 Deux fois il se présente
 Aux couvent des Chartreux ;
 Mais les efforts qu'il tente.
 Ne sont pas plus heureux.

15.

La maison paternelle
Le revoit donc encor,
Mais à la croix fidèle,
Souffrir est son trésor.
Contre lui-même il s'arme ;
C'est un crucifiement :
Sa mère s'en alarme,
Et s'en plaint tendrement.

16.

Il couchait sur la dure,
Et longuement jeûnait ;
Sa part de nourriture,
Au pauvre il la donnait ;
Il priait dans les veilles.
Pendant de longues nuits ;
S'exerçant aux merveilles
Qu'il opéra depuis

17.

A divers monastères
Six ans il va frappant :
Ils ne sont pas austères
Au gré du pénitent.
Il sent que Dieu l'appelle
A de meilleurs combats ;
Mais où sa voix veut-elle
Guider enfin ses pas ?

18.

Redoublant ses prières
Et sa dévotion,
Il cherche des lumières
Pour sa vocation.
Il part pour l'Italie,
Espérant cette fois
Que du Dieu qu'il supplie
Il entendra la voix.

19.

Oui, notre saint jeune homme
A trouvé son chemin :
Dieu, qui l'appelle à Rome,
Le voulait pèlerin.
Un long pèlerinage
Attendait tous ses pas :
Benoît sera l'image
De l'exil d'ici-bas.

20.

Il passe par Lorette,
Qu'il reverra souvent.
Dans Assise il s'arrête,
Puis à Rome il se rend.
Saints lieux, Benoît s'adonne
A vous visiter tous :
Devant chaque Madone
On le voit à genoux.

21.

Ce que surtout il aime,
C'est la SCALA SANTA,
Que sur ses genoux même
Si souvent il monta.
Quel amour le pénètre
Sur ces vingt-huit degrés !
Le sang du divin maître
Les a tous consacrés.

22.

Après un an à Rome,
Notre Saint va partir
Pour les lieux qu'on renomme,
Par un grand souvenir.
Vous, ô lointaines terres
Qui le vites prier,
Vos bénits sanctuaires
Ne sauraient l'oublier.

23.

Dans ces saintes visites
 Qu'il fait toujours nu-pieds,
 Quel trésor de mérites,
 Mon Dieu, vous lui comptiez !
 Pour lui la planche nue
 Est un lit trop peu dur :
 Il couche dans la rue,
 La tête contre un mur :

24.

Le ciel, qui le contemple,
 Nous le montre partout
 Riche de bon exemple
 Et dénué de tout :
 Bénissant qui lui donne,
 Mais, sans tendre la main ;
 Et répandant l'aumône
 Partout sur son chemin.

25.

Jamais il ne conserve
 L'argent qu'on lui donnait :
 « Dieu dit-il, m'en préserve :
 La main me brûlerait. »
 Quel remède à la plaie
 De nos contemporains !
 A qui donc la monnaie
 Brûle-t-elle les mains ?

26.

Si les haillons qu'il porte
 Inspirent le mépris,
 Les affronts qu'il supporte
 Sont pour lui d'un grand prix.
 Les excès de l'injure
 Lui sont un vrai bonheur ;
 Et jamais un murmure
 Ne monte de son cœur.

27.

Dieu quelles nourritures
 Pour votre Chérubin !
 Fruits gâtés, épluchures
 Ont apaisé sa faim.
 Souvent des eaux bourbeuses
 Pour sa soif ont suffi :
 O tables somptueuses ;
 Il vous jette un défi !

28.

Pourquoi taire un supplice
 Qu'il ne s'épargnait pas ;
 Que votre affreux cilice
 Rappelle, ô saint Thomas
 Vermine pour vermine :
 Celle du corps me plaît
 Mieux que celle qui mine
 L'âme où Dieu se déplaît !

29.

Rome pour six années
 Revoit l'homme de Dieu ;
 Là toutes ses journées
 Se passent au saint Lieu.
 Benoît dans sa prière,
 En contemplation,
 N'habite plus la terre,
 Mais la sainte Sion.

30.

Le soir, au Colysée
 Le Saint avait repris
 Sa niche méprisée
 Parmi ces grands débris.
 A le voir se combattre,
 N'est-il pas un martyr ?
 Dans cet amphithéâtre
 Il lui sied de dormir.

31.

Un lieu pour sa prière
A ses affections :
Votre humble sanctuaire,
Notre-Dame-des-Monts !
Usé de pénitence,
Un jour qu'il en sortait,
Dans une défaillance
Notre Saint se mourrait.

32.

On s'empresse : on l'emporte
Chez un voisin ami :
C'est un boucher, qui porte
Pour nom Zaccarelli.
Dans ce modeste asile,
Pauvre de Jésus-Christ,
Joyeux, libre et tranquille,
Vous rendîtes l'esprit.

33.

Ce pauvre qui, la veille,
N'inspirait que dégoûts,
Il devient, ô merveille !
L'attention de tous,
Et la foule accourue,
Dans un pieux transport,
Fait retentir la rue
Du cri : « Le Saint est mort ! »

34.

Dans la voisine Église,
Qu'il préféra toujours,
Il faut qu'on l'introduise :
Si grand est le concours !
De sa gloire invincible
Rayon pur et touchant,
Sa chair souple et flexible
Est la chair d'un enfant !

35.

Dans la pieuse enceinte
Un triomphe l'attend ;
Quand la dépouille sainte
Dans sa tombe descend ;
Un perclus s'en approche ;
Et l'on entend ce cri
Gagnant de proche en proche :
« Miracle ! il est guéri. »

36.

Dieu lui-même à sa gloire
Se plaît à travailler ;
A Rome, la victoire
Pour lui vient de briller.
Rebut de cette terre,
Mais perle dans les cieus,
Il est par le Saint-Père
Proclamé Bienheureux.

37.

Arras bientôt l'honore
Par ses solennités,
Belles comme une aurore
Des célestes clartés.
Quel éclat environne
Son triomphe ici-bas !
Pour former sa couronne
Je vois vingt-cinq Prélats.

38.

Les pèlerins d'Amettes
Encombrent les sentiers ;
Ceux qui vont à ses fêtes
Se comptent par milliers.
C'est un pèlerinage
Qui n'aura pas de fin.
Sois fier, Heureux village,
De ton cher Pèlerin !

AUTRE CANTIQUE.

Air : *Ah ! dites-nous, Marie.*

1.

Je veux chanter la gloire
Du Bienheureux Benoît,
Et dire à sa mémoire
Comme il fut simple et droit ;
Comment vers la patrie
Constamment voyageur,
Il modela sa vie
Sur celle du Sauveur

2.

Au village d'Amettes
Benoît reçut le jour
De parents fort honnêtes,
Et pour Dieu pleins d'amour.
Premier astre qui brille
Au front de ses parents,
Il fut dans sa famille,
L'ainé de quinze enfants.

3.

Au milieu de ce monde
Le Ciel fut dans son cœur ;
Des saints la paix profonde
Excitait son ardeur.
Dieu ! ta plus pure flamme,
Sur l'aile de l'amour,
Consumait sa belle âme,
La brûlait nuit et jour.

4.

Un frère de son père,
Vicaire du dit lieu,
Dans l'onde salulaire
Le fit enfant de Dieu.
Son goût pour la souffrance
Parut dès cet instant ;
Et l'âge d'innocence
Le montra pénitent.

5.

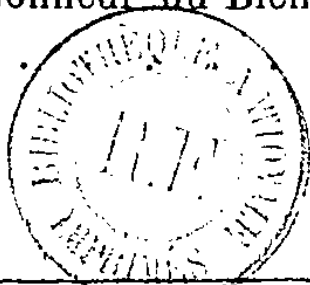
Un frère de sa mère,
Ministre du Seigneur,
De cet ange sur terre
Se fit le précepteur.
La tâche était facile
A l'égard d'un enfant,
Doux, pieux et docile,
Autant qu'intelligent.

6.

Les pauvres l'assistèrent
Au moment de la mort,
Et les anges portèrent
Son âme jusqu'au port.
O mort digne d'envie,
Sois l'objet de mes vœux !
Pauvre dans cette vie
Et riche dans les cieus.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Vie du Bienheureux B.-J. Labre	13
I. Depuis sa naissance jusqu'à sa première communion	<i>id.</i>
II. Depuis sa première communion jusqu'à son départ pour Rome	21
III. Depuis son départ pour Rome jusqu'à sa mort	31
IV. Depuis sa mort jusqu'en juillet 1860	42
Fête célébrée à Rome à l'occasion de la Béati- fication du Bienheureux.	51
Fêtes célébrées dans le diocèse. — <i>Arras</i>	54
<i>Amettes</i>	81
Neuvaine en l'honneur du Bienheureux	88
Litanies du Bienheureux	92
Petit office du Bienheureux Benoît-Joseph La- bre	110
Cantiques en l'honneur du Bienheureux B.-J. Labre	114



EN VENTE

A la Librairie, E. BRADIER, rue Saint-Aubert, n° 50.

-
- Album de la procession célébrée à Arras,
le 15 juillet 1860, en l'honneur du
Bienheureux Benoît Joseph-Labre (en
feuilles). 42 fr.
- Le même cartonné 48 fr.
- Le même en couleur (en feuilles). 30 fr.
- Récit des fêtes qui ont eu lieu à Arras,
les 15, 16 et 17 juillet 1869, à l'occa-
sion de la Béatification du Bienheu-
reux, in-8° broché. 4 fr. 50
- (Edition populaire) 0 fr. 50
- Vie du Bienheureux Benoît Joseph-
Labre, in-12 1 fr.
- Abrégé 0 fr. 40
- Beau choix de médailles, médaillons,
Statuettes, Images, Souvenirs du Bien-
heureux.

